BtB Bureau de la traduction / Translation Bureau

VOLUME 4 — 4

DÉCEMBRE/DECEMBER 2007

L'Actualité langagière / Language Update

- Table ronde sur la terminologie : une réflexion sur l'avenir de la profession / Terminology Round Table: Thoughts on the Future of the Profession
- Nos voisins les « États-Uniens »?
- Comment traduire l'expression *safe and secure* ?
- Langue claire et simple : évaluer l'utilisabilité des documents / Plain Language: Evaluating Document Usability
- Madame la sénatrice?
- Dubious Agreement (Part II)
- *Endosser*, un verbe qui se porte bien
- Les adresses à l'étranger
- Las Abreviaciones
- Pratique : Savez-vous trouver un document sur votre disque dur? / Practice: Do You Know How to Find a Document on Your Hard Drive?
- Loyalists to Loonies: A Very Short History of Canadian English

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada / Public Works and Government Services Canada

Canada

Nos collaborateurs
Our Contributors

Volume 4/4 • December/décembre 2001

Katherine Barber is editor-in-chief of *The Canadian Oxford Dictionary* and author of *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*.

Katherine Barber est rédactrice en chef du *Canadian Oxford Dictionary* et auteur de *Only in Canada, You Say: A Treasury of Canadian Language*.

Audrey Beaustéjour est terminologue dans le domaine agro-alimentaire au Bureau de la traduction. Elle a fait partie du groupe organisateur de la table ronde « De l'université à la terminologie » du Collogue Terminologie Approches transdisciplinaires. / **Audrey Beausejour** is a terminologist working in the agri-food field at the Translation Bureau. She participated in organizing the round table « De l'université à la terminologie » at the Terminologie : Approches transdisciplinaires seminar.

Pierre Biron a publié un dictionnaire de pharmacovigilance en anglais et en français, ainsi qu'un lexique nautique anglais-français. Il contribue au vocabulaire du golf sur golfeur.qc.ca. / **Pierre Biron** has published a dictionary of pharmacovigilance in English and French and an English-French nautical dictionary. He is a contributor to the golf lexicon available in French at golfeur.qc.ca.

Jacques Desrosiers, évaluateur au Bureau de la traduction, principal coordonnateur de la deuxième édition du *Guide du rédacteur* parue en 1997 et rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*. / **Jacques Desrosiers**, an evaluator with the Translation Bureau, is principal co-ordinator of the second edition of the *Guide du rédacteur*, published in 1997, and assistant editor of *Language Update*.

Jacques Dubé est traducteur aux Documents parlementaires de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation. Il est entré en 1990, auparavant, il avait dirigé le Service de traduction de l'ADIQ pendant une dizaine d'années. Il est l'auteur du Lexique analogique et de quelque 1 400 fiches Termisorm. / **Jacques Dubé** has been a translator with the Parliamentary Documents unit of the Interpretation and Parliamentary Translation Directorate since 1990. Before that, he spent 10 years at managerial CDA (Translation unit). He is the author of the Lexique analogique and has created some 1 400 Termisorm records.

Marc Gouanvic est terminologue au sein de l'équipe de terminologie militaire à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Marc Gouanvic** is a terminologist working in the military field at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'arriver au Bureau de la traduction, où il a contribué à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la réalisation de logiciels primés pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he has acted as a language technologies consultant and helped develop valuable software for the Bureau.

Carolina Herrera, terminologue à la Division du développement professionnel du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM®. / **Carolina Herrera**, a terminologist on the Translation Bureau's Professional Development Division team, is responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM®.

Christine Hug est terminologue-conseil à la Division du développement professionnel de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Christine Hug** is a senior terminology specialist in the Professional Development Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Josée Lacroix est terminologue au sein de l'équipe de terminologie militaire à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Elle chapeaute le Comité de la terminologie de la sécurité du Bureau de la traduction et participe à plusieurs autres comités de terminologie de la Défense nationale, de l'OTAN et de Sécurité publique Canada. / **Josée Lacroix** is a terminologist working in the military field at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She heads the Translation Bureau's Security Terminology Committee and participates in various terminology committees at National Defence, NATO and Public Safety Canada.

Fredelin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est maintenant à la retraite. / One of our regular contributors, **Fredelin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Heather Matsune is a linguistic adviser on the Translation Bureau's English Linguistic Services team, which is responsible for the *Language Tools* of the Government of Canada. / **Heather Matsune**, conseillère aux Services linguistiques anglais du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du *Language Tools of the Government of Canada*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck**, rédactrice et réviseure, travaille à Vancouver. Elle a enseigné la grammaire, la rédaction et la révision à l'Université d'Ottawa, au Collège Douglas, à l'Université Simon Fraser et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, traducteur-conseil du Bureau de la traduction auprès du ministère des Affaires étrangères, diplômé en science politique et polyglotte, anime la populaire série d'ateliers Traduire le monde au Bureau de la traduction. / A Translation Bureau translator and language adviser with the Department of Foreign Affairs, and a political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives several workshops in the popular Translation Bureau series Traduire le monde.

Emmanuelle Samson, conseillère aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction du Coin linguistique du gouvernement du Canada. / **Emmanuelle Samson** is a linguistic adviser on the Translation Bureau's French Linguistic Services team, which is responsible for the Coin linguistique du gouvernement du Canada.

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.
www.biorealdelatraduction.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada.
www.translationbureau.gc.ca

ISSN 1712-0063

ABONNEMENT (S52-4/4-3)

1 an (4 numéros et un index annuel) : 32,95 $ (CAN)

Au numéro : 8,50 $ (CAN)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/4-3)

1 year (4 issues and 1 annual index) : 32,95 $ (CAN)

Per issue : 8,50 $ (CAN)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Mot de la rédaction
A Word from the Editor

Martine Racette

Translation: Johanna Kratz

***L'Actualité langagière* passe au vert!** Dès mars prochain, le Bureau de la traduction publiera gratuitement sa revue professionnelle sur son site Web. Ce faisant, il se plie à plusieurs impératifs devenus de plus en plus pressants au fil des ans. Tout d'abord, il satisfait à l'exigence gouvernementale de fournir à la population canadienne des outils qui contribuent au développement et à la promotion des langues officielles au pays. Ensuite, il répond aux besoins de sa clientèle, qui souhaite avoir accès plus facilement à tous les articles de la revue, sans devoir compulser des piles de documents. Enfin, il contribue à la réalisation des objectifs de la fonction publique en matière de sauvegarde de l'environnement. Vous retrouverez avec le même plaisir vos chroniques préférées, mais sur un autre support, en formats HTML et pdf.

C'est donc bien en prise sur la réalité d'aujourd'hui et accessible à la planète entière que la revue fêtera ses 40 ans en 2008. Par ailleurs, la terminologie sera à l'honneur au Canada au cours de la prochaine année : Gatineau accueillera le Sommet international de terminologie en octobre, entre autres manifestations qui marqueront la Semaine de la terminologie. C'est à suivre! Dans l'intervalle, le numéro de décembre vous réserve de belles lectures. Nous nous intéresserons à l'emploi des mots *endosser*, *sénatrice* et *états-unien*, à la traduction de l'expression *safe and secure*, à un néologisme (*pontcelle*), à la petite histoire de l'anglais canadien, aux abréviations en espagnol, aux difficultés que posent l'accord sujet-verbe en anglais et la rédaction des adresses à l'étranger, à la façon de garantir l'utilisabilité de vos textes et de retrouver dans Word un fichier que l'on croyait perdu... de quoi agrémenter vos loisirs pendant le temps des Fêtes!

***Language Update* is going green.** As of next March, the Translation Bureau will start publishing its professional journal free of charge on its Web site. In doing so, it will meet a number of needs that have become increasingly pressing over the years. Firstly, the Bureau will satisfy a federal requirement to provide the Canadian public with tools that contribute to the development and promotion of Canada's official languages. Secondly, the Bureau will meet the needs of its clients, who want to be able to access *Language Update* articles more easily without having to plough through every issue. Lastly, the Bureau will contribute to the achievement of public service objectives to protect the environment. You'll still be able to read all your favourite columns, albeit in a different medium, both in html and PDF.

Language Update will thus celebrate its 40th birthday in 2008 well in touch with today's reality and available to the whole planet. Terminology will also be front and centre in Canada next year, with Gatineau hosting the International Terminology Summit in October—just one of the events taking place during Terminology Week. We'll be sure to keep you posted!

In the meantime, the December issue has some reading treats in store for you. The issue covers topics such as the use of the words *endosser*, *sénatrice* and *états-unien*, how to translate the expression *safe and secure*, the neologism *pontcelle*, a brief history of Canadian English, the pitfalls of subject-verb agreement in English and writing foreign addresses, Spanish abbreviations and how to ensure document usability and retrieve a Word file that you thought you'd lost. What better way to spend the holidays!

Martine Racette, rédactrice en chef/Editor

Le mot de la P.-D.G.
A Word from the CEO

Francine Kennedy

Translation: Maryann Mullin

Les langues : patrimoine de l'humanité

L'année 2008, qui a été proclamée Année internationale des langues par les Nations Unies, a pour objectif d'encourager la conservation et la défense de toutes les langues parlées dans le monde entier.

Environ 6 000 langues existent actuellement dans le monde. C'est beaucoup, direz-vous. Pourtant, dix d'entre elles meurent chaque année. L'Année internationale des langues nous rappelle que la diversité linguistique, de pair avec la diversité culturelle, est un pilier du patrimoine humain. Ainsi, toutes les initiatives destinées à sauvegarder les langues sont non seulement louables, mais nécessaires.

Diversité linguistique en déclin

Depuis des millénaires, les langues naissent, évoluent et meurent avec les sociétés dont elles sont issues. Au cours des derniers siècles, le déclin de la diversité linguistique s'est accéléré en raison de l'expansion économique et culturelle de quelques pays dominants. La naissance des États-nations, dont l'unité territoriale était étroitement liée à leur homogénéité linguistique, a également joué un rôle décisif. Ce processus d'homogénéisation s'est renforcé avec l'industrialisation et le progrès scientifique, qui ont imposé de nouveaux modes de communication, rapides et pratiques. La diversité des langues a été alors perçue comme une barrière aux échanges et à la diffusion du savoir.

Défendre la pluralité linguistique

Les langues parlées, écrites ou gestuelles ne transmettent pas seulement des messages; elles expriment des émotions, des idées, des valeurs, des traits culturels, des façons de véhiculer le savoir. La préservation de la diversité linguistique des différentes sociétés dans le monde contribue à la diversité culturelle, essentielle dans un contexte de mondialisation. Comme nous sommes tous interconnectés les uns aux autres, la diversité langagière favorise l'ouverture d'esprit et la tolérance.

Languages: Humanity's Heritage

The United Nations has proclaimed 2008 the International Year of Languages, in order to promote the protection and preservation of all languages around the world.

There are approximately 6,000 languages in the world today, which seems like a lot. Yet ten of them die out each year. The International Year of Languages reminds us that linguistic diversity, coupled with cultural diversity, is a cornerstone of humanity's heritage. Thus, all initiatives to safeguard languages are not only laudable, but also necessary.

Linguistic diversity on the decline

For millennia, languages have come into being, evolved and disappeared along with the societies from which they sprang. In recent centuries, the decline in linguistic diversity has been accelerated by the economic and cultural expansion of a number of dominant countries. The development of nation-states, whose territorial unity was closely linked to their linguistic homogeneity, also played a decisive role. The homogenization process was propelled by industrialization and scientific progress, which imposed new, rapid and practical methods of communication. Language diversity was perceived at the time as a barrier to discussion and the dissemination of knowledge.

Defending linguistic plurality

Spoken, written and signed languages not only convey information, but also express emotions, ideas, values, cultural traits and ways of communicating knowledge. The preservation of linguistic diversity in societies throughout the world contributes to cultural diversity, which is essential in a context of globalization. Because we are all interconnected, language diversity promotes open-mindedness and tolerance.

The vitality of languages does not depend solely on the number of speakers. Language policies adopted by governments, the use of a language in various public and private domains and the availability of language learning and teaching materials help to safeguard languages.

La vitalité des langues ne repose pas seulement sur le nombre absolu des locuteurs. Les politiques linguistiques adoptées par les gouvernements, l'utilisation de la langue dans les différents domaines publics et privés et la disponibilité de matériels d'apprentissage et d'enseignement des langues contribuent également à leur sauvegarde.

Les défis de la diversité linguistique au Canada

La population du Canada est l'une des plus diversifiées au monde au plan tant culturel que linguistique ou ethnique. Le pays accueille environ 200 000 immigrants par année. Près de 40 p. 100 de notre économie et un emploi sur vingt au Canada dépendent des exportations et de la diversification des marchés. Avec l'Accord de libre-échange nord-américain, l'espagnol est devenu la deuxième langue des affaires du continent. Le chinois est la troisième langue au Canada. Les secteurs public et privé affichent de plus en plus de documents multilingues sur Internet pour joindre les citoyens canadiens de diverses origines culturelles et les lecteurs des principales langues à l'échelle mondiale. Au Canada, de nombreux sites Web sont multilingues. Les professionnels langagiers créent des ponts entre les cultures et jouent ainsi un rôle capital dans le monde multiculturel d'aujourd'hui.

La diversité linguistique au Canada pose de nombreux défis à l'industrie langagière du pays. Celle-ci est axée sur les langues officielles et le marché canadien. La publication simultanée en plusieurs langues nécessite l'adaptation des documents aux réalités culturelles, ce qui exige d'analyser au préalable comment chaque langue influera sur la forme, le texte et la présentation visuelle du document.

En cette Année internationale des langues, il faut saisir les possibilités qui s'offrent à nous pour mieux comprendre les différences entre nos communautés et continuer à transformer le Canada. Ainsi le Bureau de la traduction appuie-t-il la diversité culturelle et linguistique en aidant ses clients à franchir la barrière des langues pour mieux communiquer avec la population canadienne.

The challenges of language diversity in Canada

Canada's population is one of the most diverse in the world in terms of cultures, languages and ethnic backgrounds. Our country currently takes in approximately 200,000 immigrants per year. Nearly 40 per cent of our economy and one in twenty jobs in Canada depend on exports and market diversification. With the advent of the North American Free Trade Agreement, Spanish has become the continent's second business language. Chinese is the third most commonly spoken language in Canada. The public and private sectors are posting more and more multilingual documents on the Web to reach Canadians of various cultural backgrounds and readers of the world's major languages around the globe. In Canada, many Web sites are multilingual. Language professionals are building bridges between cultures and thus playing a key role in today's multicultural world.

Canada's linguistic diversity poses many challenges for the country's language industry, which is focused on official languages and the Canadian market. Simultaneous publication in a number of languages means that documents must be adapted to cultural realities, which, in turn, requires prior analysis to determine the effects the various languages will have on document format, content and visual presentation.

In the International Year of Languages, we must take advantage of opportunities to better understand the differences between our communities and to continue transforming our country. The Translation Bureau is supporting cultural and linguistic diversity by helping its clients to overcome language barriers and improve their communications with all Canadians.

La présidente-directrice générale,

Francine Kennedy

Francine Kennedy
Chief Executive Officer

L'industrie en marche / Industry Insights

Audrey Beauregard

Translation: Maryann Mullin

Table ronde sur la terminologie : une réflexion sur l'avenir de la profession

En mai 2007 avait lieu le colloque *Terminologie : Approche transdisciplinaire* organisé par l'Université du Québec en Outaouais. À cette occasion, une table ronde a été tenue sur le thème *De l'université à la terminologie*, à laquelle ont participé Caroline Barrière (Centre de recherche en technologie langagière), Louis-Jean Rousseau (Office québécois de la langue française), Zélie Guével (Université Laval), Marie D'Aoust (Bureau de la traduction) et Stéphane Marengère (Université du Québec en Outaouais).

Au programme, trois questions d'actualité :

- Les perspectives d'emploi actuelles dans le privé et le public justifient-elles qu'on forme des terminologues au niveau du baccalauréat et au niveau de la maîtrise?
- Quelle approche préconiser pour bien intégrer les nouveaux diplômés au marché du travail?
- Les langagiers reconnaissent-ils l'importance du terminologue?

Éric Charette, du Bureau de la traduction, a agi comme modérateur et veillé à la bonne marche du débat.

La première question a suscité de nombreuses discussions, d'où il est ressorti :

- que le terminologue pouvait œuvrer ailleurs que dans l'industrie langagière, et qu'il faudrait pour l'instant cerner les besoins du marché afin de former les étudiants en conséquence;
- qu'il faut trouver d'autres façons d'attirer les étudiants vers la terminologie, comme des stages en milieu de travail – ceux qui sont déjà offerts dans certains programmes de traduction aident d'ailleurs à faire connaître la profession.

Pour alimenter le débat sur la formation en terminologie au niveau du baccalauréat ou de la maîtrise, une invitée a résumé le projet du programme de maîtrise présenté par deux professeurs de terminologie à l'ACET (Association canadienne des écoles de traduction). On constate que la

Terminology Round Table: Thoughts on the Future of the Profession

In May 2007, a seminar entitled *Terminologie : Approche transdisciplinaire* (terminology: a transdisciplinary approach) was organized by the Université du Québec en Outaouais. The event included a round table entitled *De l'université à la terminologie* (from university to terminology), with panellists Caroline Barrière (Language Technologies Research Centre), Louis-Jean Rousseau (Office québécois de la langue française), Zélie Guével (Université Laval), Marie D'Aoust (Translation Bureau) and Stéphane Marengère (Université du Québec en Outaouais).

The following three questions were discussed:

- Do current employment opportunities in the private and public sectors warrant having training for terminologists at the undergraduate and graduate levels?
- What is the best way to prepare graduates for the labour market?
- Do language professionals recognize the importance of terminologists?

Éric Charette, of the Translation Bureau, acted as moderator and kept the discussion moving.

There was a great deal of debate around the first issue. Two main points were raised:

- terminologists could work elsewhere besides the language industry, and for the time being, market requirements would have to be identified so that students could be trained accordingly;
- other ways must be found to attract students to terminology, such as internships in the workplace, which some translation programs already offer to familiarize students with the profession.

The discussion then turned to the issue of undergraduate or graduate terminology training. A participant gave an overview of the proposed master's program submitted by two professors of terminology to the Canadian Association

volonté est là et que la réflexion est amorcée; le problème réside plutôt dans le financement et dans l'incertitude face à l'intérêt des étudiants pour la terminologie.

Un membre de l'auditoire a pour sa part souligné qu'il faudrait dissocier terminologie et traduction pour bien montrer que l'une n'est pas nécessairement au service de l'autre. Il faudrait également mettre l'accent sur l'entrepreneuriat et la gestion de projet, qui sont compatibles avec la profession de terminologue.

Par ailleurs, la discussion sur la formation des nouveaux terminologues a permis de dégager certains constats. D'abord, le fait que l'employeur doive former ses nouveaux employés en a surpris plus d'un. Est-ce à dire que l'université ne prépare pas bien les futurs terminologues à la réalité du marché du travail?

Selon un membre de l'assemblée, il existe un grand besoin de terminologues dans des domaines insoupçonnés comme la rédaction scientifique. Plusieurs intervenants ont soutenu que la terminologie était une profession à part entière et déploré que des personnes fassent de la terminologie unilingue un peu partout sans avoir le titre de terminologue.

Un participant a parlé de la formation dispensée en France. On y donne des cours de « management du langage », qu'on se garde d'appeler « terminologie », pour ne pas rebuter les étudiants. Il s'agit tout de même de l'apprentissage de la « méthode terminologique » à transposer en entreprise. On présente donc aux étudiants la terminologie comme un mode de communication plutôt que comme un exercice nécessairement bilingue.

Les participants ont aussi parlé du recours aux outils informatiques et de l'avènement de la normalisation technique. Selon certains, notre méconnaissance des possibilités qu'offre l'économie du savoir retarderait l'évolution de la profession.

Un des postes d'avenir pour le terminologue est celui de collaborateur à la rédaction d'articles scientifiques. On ferait appel à lui à titre d'expert pour résoudre les problèmes de cohérence et d'uniformité dans les textes.

Enfin, plus d'un intervenant a déploré que les terminologues-conseils ne travaillent qu'en français. Il y aurait beaucoup à faire en anglais, notamment pour améliorer la qualité de la rédaction et régler le problème de la surabondance des termes spécialisés utilisés pour désigner une même notion. Quand un filtrage s'impose, qui de mieux placé que le terminologue pour le faire?

Pour beaucoup, le fossé entre la formation universitaire et la pratique est très grand – d'où le thème de la table ronde, *De l'université à la terminologie*. Celle-ci nous aura permis de réfléchir à l'avenir de la profession. Il s'agit maintenant de passer à l'étape suivante, cruciale, celle de l'action. ■

of Schools of Translation (CAST) and said that the will was there and the talks had begun, but that funding as well as uncertainty as to students' interest in terminology posed problems.

One audience member pointed out that terminology should be dissociated from translation, so as to eliminate the perception that terminology existed solely to serve the purposes of translation. There should also be greater emphasis on entrepreneurship and project management, which are compatible with the profession of terminologist.

The discussion of the training received by new terminologists revealed, to many people's surprise, that employers have to train new employees. Does this mean universities are not doing their job when it comes to preparing future terminologists for the workplace?

An audience member pointed out the strong need for terminologists in fields such as scientific writing, where you would not expect a need for them. Several participants said they felt that terminology was a profession in its own right and complained that people with titles other than that of terminologist were doing unilingual terminology.

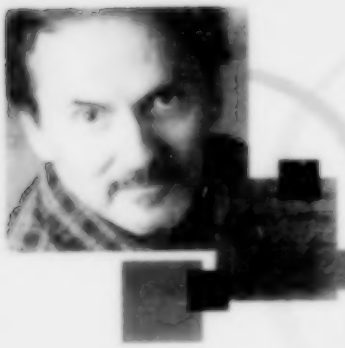
One participant described the terminology courses given in France, which had been renamed "language management classes" because the word "terminology" scared students away. These classes nonetheless involved the teaching of terminology methods that could be applied in companies. Terminology is presented as a method of communication rather than an exclusively bilingual exercise.

The participants also spoke about the use of computer-based tools and preliminary efforts to standardize techniques. Some felt that our ignorance of opportunities in the knowledge economy was holding our profession back.

A future job title for terminologists could be that of "contributing terminologist" providing assistance for writers of scientific articles. This new type of terminologist would be called on as an expert to solve consistency and uniformity problems in texts.

A number of panellists thought it unfortunate that terminology advisors worked only on French-language projects and said that their services would also be very useful for English-language projects, particularly when it came to improving writing quality or paring down the number of specialized terms used to describe a single concept. Who better to do these types of sifting activities than terminologists?

Many lamented the wide gap between university training and professional practice, thus summarizing in a nutshell the theme of the round table, *De l'université à la terminologie*. The event gave us an opportunity to discuss the future of the profession. Our job now is to move on to the next crucial step: turning words into action. ■



Nos voisins les « États-Uniens »?

Jacques Desrosiers

Mon collègue André Racicot a discuté du mot *états-unien* dans sa chronique de L'*Actualité terminologique* il y a sept ans. Il arrivait à la conclusion qu'il était trop tard pour renverser un usage solidement établi. Je ne suis pas plus optimiste que lui sur l'avenir de ce drôle de gentilé, mais il est intéressant de revenir sur la question, parce que le mot s'est gagné des partisans depuis l'an 2000, et que le débat a même fait surface l'été dernier dans rien de moins que le *New York Times*.

L'article du *Times* – plaisamment intitulé « There's a Word for People Like You » – était une traduction maison d'un topo que venaient de faire paraître les deux correcteurs du journal *Le Monde* sur leur blogue « Langue sauce piquante ». Ils n'apportaient pas de solutions au problème, si problème il y a, mais expliquaient aux lecteurs du *Times* qu'en français le mot *américain* désignait les habitants des États-Unis de façon maladroite – n'y a-t-il pas aussi sur le continent « américain » des Canadiens, des Mexicains, des Argentins...? – et qu'un concurrent, *états-unien*, avait pris place à ses côtés, sans vraiment annoncer sa mort, puisque *américain* avait une légitimité historique.

Il aurait été audacieux de proposer autre chose que la cohabitation. Leur topo leur avait d'ailleurs valu des volées de bois vert des nombreux internautes qui fréquentent leur site. Beaucoup y décelaient une marque d'anti-américanisme, certains voyaient même se pointer la « machine de guerre altermondialiste ». Difficile de nier qu'*états-unien* dissimule mal une certaine réserve à l'égard des États-Unis. Récemment un animateur de Radio-Canada précisait en posant une question à son invité au sujet des relations Québec-Mexique : « J'emploie ici le mot *américain* au sens "noble". » Il évoquait le continent. *Américain* au sens courant est presque péjoratif aux yeux de certains. Les correcteurs du *Monde* s'étaient défendus en affirmant que « les Québécois et les autres francophones canadiens utilisent depuis bien avant la naissance du mouvement altermondialiste le terme "états-unien" ». C'était beaucoup nous prêter.

Mais l'article avait le singulier mérite de rappeler que le mot a été inventé au Québec il y a une soixantaine d'années, sans donner de source. Sa fréquence a d'ailleurs été plus élevée de ce côté-ci de l'Atlantique. Ce n'est pas étonnant : nous sommes les premiers concernés. Gaston Dulong le fait d'ailleurs figurer dans son *Dictionnaire des canadianismes* publié chez Larousse, ainsi que Sinclair Robinson et Donald Smith dans le *Dictionnaire du français canadien*, bien qu'étrangement ces derniers le classent dans la langue « populaire et familière ».

Le mot a eu une présence erratique dans les dictionnaires français depuis quelques décennies. Il a fait une première apparition, sans trait d'union, dans le *Grand Larousse encyclopédique* en 1963. Pierre Gilbert le notait dans son *Dictionnaire des mots nouveaux* en 1971. Il en avait trouvé trois occurrences, dont l'une de 1955 dans *Esprit*, les deux autres des années soixante. Dupré en recommandait l'emploi en 1972 dans l'*Encyclopédie du bon français*, « lorsque *américain* serait absurde et ambigu, et qu'on ne peut employer "des États-Unis", par exemple lorsqu'il y a un autre complément par de : *la politique états-unienne d'aide à l'Amérique latine* ». On ne peut pas dire que cet avis ait provoqué une révolution. Pourquoi d'ailleurs ne pourrait-on dire : *la politique d'aide des États-Unis à l'Amérique latine* ?

Il est absent du *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse* (le GDEL) publié en 1983, mais réapparaît en 1995 dans son successeur, le *Grand Larousse universel*. En 1985, la deuxième édition du *Grand Robert* le donnait encore comme rare. Aujourd'hui il figure à peu près partout, mais je note que le *Petit Robert* ne l'a pas gardé dans son édition de poche 2008.

Le *Petit Robert* le fait remonter à 1955. Il s'appuie sans doute sur la citation dénichée par Pierre Gilbert. Un traducteur du Bureau m'avait pourtant signalé que le mot avait été à la mode au Québec aux alentours de la Deuxième Guerre mondiale. Or dans une page d'archives reproduite par le *Devoir* en mai 2007, je suis tombé sur un article du 7 mai 1945 résumant une conférence d'André Laurendeau, qui déclarait dans un débat sur la langue :

> « Vous auriez d'un côté une langue solidement assise, bien enracinée, parlée par huit millions de Canadiens et 140 millions d'États-Uniens, et comprise par trois millions et demi de Canadiens jadis d'expression française'... »

Un wikipédiste a trouvé une occurrence plus vieille encore, dans un article paru en 1942 dans la *French Review*, « La Vie Intellectuelle au Canada Français », sous la plume de Marine Leland :

« Le roman canadien-français ne peut se comparer, ni du point de vue de la qualité ni de celui de la quantité, à la poésie ou à l'histoire canadienne. Il ne peut se comparer non plus au roman états-unien. »

Leland, une Franco-Américaine d'origine québécoise, était une éminente spécialiste des études canadiennes-françaises. D'après la page reproduite en fac-similé dans Internet, l'article avait d'abord paru dans *Le Travailleur*, un hebdo publié au Massachusetts. Le mot était donc connu des Franco-Américains, du moins dans les milieux intellectuels.

Mais la plus vieille référence est celle mentionnée par le *Dictionnaire culturel en langue française*, publié par les éditions Le Robert en 2005 sous la direction d'Alain Rey, qui a retracé *états-unien* dans un article d'André Laurendeau (encore lui!) paru en 1941, « L'Enseignement secondaire », sans préciser davantage la source. Il doit s'agir de *L'Action nationale*, dont Laurendeau était le directeur à l'époque.

Ces références montrent que le mot était en vogue dans les années 40. Pourtant, à ma connaissance, Bélisle ne le fera entrer dans son *Dictionnaire général de la langue française au Canada* qu'au moment de la deuxième édition en 1971, en le faisant précéder d'une petite fleur de lys pour indiquer que c'était un québécisme, avec l'exemple : *la marine états-unienne*. Son usage a sans doute été marginal, même pendant la guerre. Laurendeau lui-même était loin de l'employer systématiquement. Plus tard, dans un éditorial du *Devoir* du 16 mars 1955 portant sur les relations canado-américaines, il emploie exclusivement *américain*. La vogue était passée, semble-t-il.

Plusieurs ont remarqué que le mot a repris du poil de la bête depuis l'an 2000. Certains pensent qu'il est revenu dans la foulée du 11-Septembre; c'est une possibilité. Il y a six ou sept ans, il était à peine employé. Si Robert Solé a pris la peine d'en parler dans une chronique de langue du *Monde* le 10 novembre 2003, pour dire que « le terme ne passe pas », c'est que le mot commençait à se rencontrer plus souvent tout en restant assez discret. Si on traçait un graphique de son emploi depuis le début, on verrait le terme monter, atteindre un plateau, descendre un peu plus tard, puis remonter tranquillement après une longue absence. On peut se demander s'il ne connaît pas un regain passager, avant de retomber à nouveau hors d'usage.

Bien des facteurs entrent en jeu. Il y a notamment le contraste entre l'usage québécois et l'usage français, et aussi celui entre les grands médias et les sources plus marquées politiquement, notamment sur le Web.

Prenons l'usage français. Pour le *Monde*, les moteurs de recherche relèvent dans les cinq dernières années une vingtaine d'articles où apparaît le terme (en tenant compte du féminin et du pluriel). Ce n'est pas beaucoup. En 2007, de janvier à la fin octobre, on n'en trouve que quelques-uns. Quand on restreint le domaine à lemonde.fr et à l'année écoulée, Google recense une centaine de pages, mais en regardant de près on verra que presque toutes les occurrences viennent de blogues ou de réactions d'abonnés à des articles, et non des journalistes maison. Dans les archives de *L'Express*, une dizaine en tout, et en 2007 deux seulement. Et tout comme dans le *Monde*, ces occurrences isolées sont noyées par un millier d'*américain*. Tout se passe comme si, en France, *états-unien* avait essayé de se tailler une place dans les années 2002 à 2006, alors qu'il était déjà sur une pente descendante.

Du côté québécois, la fréquence est plus élevée, mais encore modeste toutes proportions gardées. Dans la *Presse*, le terme revient dans 200 articles de janvier à octobre 2007. Le chiffre est constant depuis quelques années. Dans le *Devoir*, si l'on interroge le moteur de recherche du site, on passe de quelques articles par année avant l'an 2000, à une soixantaine par année de 2001 à 2004, puis à une centaine de 2005 à 2007. J'ai noté plus précisément : 90 de janvier à octobre 2005, 90 de janvier à octobre 2006, et 105 de janvier à octobre 2007. Ce n'est pas une montée vertigineuse. De plus, il faut mettre ces chiffres en perspective : dans le cas de la *Presse*, *américain* apparaît dans plus de 20 000 articles par année. L'autre ne lui fait pas beaucoup d'ombre.

Et le mot revient souvent sous la plume des mêmes journalistes. À la *Presse*, Jooneed Khan s'en est fait le champion. Il parle du *président états-unien*, du *Congrès états-unien*, du *retrait états-unien d'Irak*, du *projet états-unien de Zone de libre-échange des Amériques*. Il est frappant de voir que même lui n'a pas renoncé à *américain* : il a mentionné le *Congrès américain* en juillet dernier et le *secrétaire d'État américain* le 13 septembre. Moments d'inattention?

Dans les grandes encyclopédies électroniques comme l'*Universalis* ou *Encarta*, les occurrences se comptent sur les doigts de la main. Wikipédia renferme quelque deux mille *états-unien*, par exemple il est question de la « guerre de sécession états-unienne » à l'article sur le film *Le bon, la brute et le truand*. Mais ces *états-unien* font face à cent mille *américain*. En outre, un bon nombre d'entre eux viennent de pages où les collaborateurs poursuivent justement des discussions, parfois musclées, sur l'opportunité d'accepter le mot dans l'encyclopédie. C'est un peu la cour du roi Pétaud dans cette merveilleuse encyclopédie, mais il n'est pas du tout sûr que le mot s'y imposera.

C'est véritablement dans les médias et les sites contestataires ou militants qu'*états-unien* fleurit. Le réseau Voltaire, « réseau de presse non alignée », est exemplaire à cet égard : les rédacteurs l'emploient deux fois plus souvent qu'*américain*. On le rencontre souvent sur le site des « Amis de la Terre », groupe de défense de l'environnement, et sur « Grand Soir », « un journal alternatif d'information militante ». Mais américain reste quand même plus fréquent : on continue de parler des *élections américaines*, on n'en est pas encore aux *élections états-uniennes*[1].

Il ne fait pas de doute que le mot est marqué à gauche sur l'échiquier politique. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'oeil sur le journal communiste français *L'Humanité* : 118 occurrences d'*états-unien* en 2007, un net contraste avec le reste de la presse française. Mais la pente n'est pas à pic là non plus : 127 occurrences en 2005, 105 en 2006 – contre des milliers d'*américain*[2]. On s'attendrait à le rencontrer souvent dans les pages de publications comme *Courrier international*, mais l'une des rares occurrences que j'y ai trouvées apparaissait dans un article reproduit du *Devoir*[3] !

Je note enfin qu'un wikipédiste a affirmé que le mot figurait dans certains manuels scolaires de géographie.

On peut résumer la situation comme suit. Dans la presse en général, le terme s'est mis à grimper des deux côtés de l'Atlantique il y a quelques années, pour atteindre assez vite un plateau. Il semble avoir déjà amorcé sa descente en France. Il reste plus fréquent chez nous, mais il serait exagéré de dire qu'il a le vent dans les voiles. Pour le reste, l'usage est assez circonscrit. En fait, l'avenir du terme dépendra en grande partie de l'influence qu'exerceront des sites comme ceux que j'ai mentionnés, et ils ne sont pas négligeables, ainsi que de la détermination des blogueurs et autres internautes à l'employer. Il faut avouer que cinquante ans d'allées et venues dans les dictionnaires et une fréquence encore relativement faible dans l'usage lui donnent un peu l'air d'un néologisme attardé. Mais qui sait, peut-être que la diffusion de l'article du *New York Times* et le blogue du *Monde* lui donneront un nouvel élan. Avec Internet les choses peuvent changer vite.

Il faudrait quand même toute une rééducation pour en généraliser l'emploi. Pensons à tout ce qu'il faudrait rebaptiser. Ne dites pas : *la guerre américano-mexicaine*, dites : *la guerre mexicano-états-unienne*. Ne dites pas : *la révolution américaine, les relations canado-américaines, le vin américain*, etc. Dites : *l'armée états-unienne, les Nouvs états-uniens, Je me suis acheté une voiture états-unienne*. Et n'oublions pas les cinquante *États états-uniens*.

Nul ne contestera que la logique plaide pour *états-unien*. Mais en face il y a l'histoire, l'usage, la langue, l'euphonie, les habitudes. C'est beaucoup. Pour être efficace, il faudrait en même temps intensifier l'emploi géographiquement correct d'*américain*, ce qui ferait surgir l'ambiguïté de partout. Remarquons que les États-Uniens continueraient d'être des Américains – comme nous! Combien parmi nous sont prêts à se définir comme « Américains »? On peut prédire une certaine résistance. De plus, s'il y a un brin d'anti-américanisme dans la promotion d'*états-unien*, forcément il sera lui aussi péjoratif. C'est comme si on remettait chaque fois sous le nez des Américains la carte du continent.

Plusieurs ont rappelé qu'il serait abusif d'accuser ces derniers de s'être appelés ainsi à cause de prétentions hégémoniques. Comme le rappelle le *Grand dictionnaire terminologique* de l'OQLF, ils ont formé leur gentilé à partir du nom de leur pays, *États-Unis d'Amérique*, de la même manière que, plus tard, les Mexicains à partir d'*États-Unis du Mexique*.

Il faut revenir au point de départ et se demander où est le problème. Nous arrive-t-il souvent de rester perplexes parce que le mot *américain* devant nos yeux est ambigu? Prend-on les Canadiens pour des habitants des États-Unis? Paul Roux a répondu à la question dans son blogue « Les amoureux du français » sur le site de la *Presse* le 9 novembre 2006 :

« [l'appellation *américain*] n'est pas non plus confondante. Lorsqu'on parle des Américains, on sait bien qu'il ne s'agit pas des Canadiens ou des Mexicains. Le français dispose d'ailleurs du terme *Nord-Américain*, qui englobe tous les habitants de l'Amérique du Nord, et du terme *Sud-Américain*, qui désigne ceux de l'Amérique du Sud. »

Les Américains en ont attrapé eux-mêmes un complexe et ont cherché d'autres noms. L'Encyclopedia4u.com résume ainsi le problème :

« As many people from the various nations throughout the New World consider themselves to be "Americans", some people think the common usage of "American" to refer to only people from the U.S. should be avoided in international contexts where it might be ambiguous. Many neologisms have been proposed to refer to the United States instead of "American". However, they are virtually unused, and most commentators feel that it is unlikely that they will catch on. »

Quelques exemples des termes qui ont été proposés au fil du temps : *Usian, Usanian, USAian, Usonian, Columbard, Fredonian, United Statesian, Colonican, U-S-ian, USAn*, etc.

Du côté espagnol, la situation est bien différente. Le *Diccionario Panhispánico de Dudas* de la *Real Academia Española*, qui recueille l'usage de l'ensemble des pays hispanophones, recommande d'employer *estadounidense*, et non americano, pour désigner nos voisins du Sud. Dans son *Diccionario de la Lengua Española*, l'académie précise que *estadounidense* veut dire « Natural de los Estados Unidos de América », tandis que *americano* est défini comme « Natural de América ». Mais il est normal que le monde hispanophone et les Latino-*Américains* en particulier soient plus sensibles à l'emploi du mot *americano*. *Estadounidense* est aussi très euphonique. On m'a fait remarquer par ailleurs que l'agence de presse espagnole EFE, qui recommande aussi l'emploi de *estadounidense* dans son vade-mecum, incline à penser que *norteamericano* reste plus fréquent dans l'usage (« *Norteamericanos* es tal vez el más usado, si bien no es el más preciso »[11]). *Norteamericano*? On dirait que, vu d'Europe ou d'Amérique latine, le Canada se retrouve toujours dans un angle mort[12]. ■

NOTES

1. Vol. 33, n° 2 (juin 2000).
2. On peut lire l'article à : nytimes.com/2007/07/06/opinion/06rousseau.html?_r=1&oref=slogin
   Le commentaire original avait paru sur « Langue sauce piquante » le 4 juin 2007 (http://correcteurs.blog.lemonde.fr/2007/06/04/etats-uniens/).
3. Publié chez Hachette-Tchou, repris plus tard dans « Les Usuels du Robert » sous le titre *Dictionnaire des mots contemporains*.
4. Reproduit dans le *Devoir* du 5 mai 2007 (« Abdication qui serait déshonorante »).
5. Vol. 15, n° 5 (mars 1942).
6. « Si Washington est en guerre » : http://www.ledevoir.com/histoire/90ans/90_washing.html
7. Voltairenet.org.
8. Amisdelaterre.org, Legrandsoir.info.
9. Le compteur de son moteur de recherche bloque à 512, mais on peut vérifier sur Google que les occurrences d'*américain* s'y comptent par milliers.
10. Josée Blanchette, « "Anglos" et "francos", compatriotes malgré tout », *Courrier international*, n° 748, 3 mars 2005, p. 17.
11. À efe.com, cliquer sur « vademecum ».
12. En préparant cet article, j'ai obtenu de précieux renseignements d'Yvon Lisalien, d'Elisa Paoletti et d'André Sénécal.

REMARQUE

Après la date de tombée de cet article, j'ai relevé sur le site de *L'Action nationale*, qui reproduit maintenant le contenu complet de ses numéros depuis 1933, une occurrence d'*états-unien* dans un article d'octobre 1934, « La radio », signé par Arthur Laurendeau. Un article de 1936 attribue la paternité du mot à Paul Dumas, membre du mouvement Jeune-Canada. Le mot revient dans une soixantaine d'articles de 1934 à 1945. Ensuite il apparait de façon plus éparse. – J. D.

Comment traduire l'expression *safe and secure*?

Josée Lacroix et Marc Gouanvic

Un lecteur averti rejette les effets de style faciles et se sent dupé lorsque bien peu de choses sont dites en trop de mots : le verbiage trahit la faiblesse du contenu et nuit à l'efficacité du message. Devant la menace terroriste, rassurer la population n'est pas une mince affaire et les dirigeants s'efforcent d'être convaincants. C'est dans cette optique que nous nous penchons sur le slogan « Canada, A Safe and Secure Country » du ministère de la Sécurité publique.

Ou préférez-vous vivre « dans un pays « sûr » ou dans un pays « sécuritaire »? voyez-vous une nuance?

L'ensemble des sources consultées montre que la portée sémantique des deux termes est sensiblement la même, tant en anglais qu'en français. Certaines sources proposent de minces distinctions.

Prenons l'anglais. Selon le *Gage Canadian Dictionary*, « **safe** emphasizes being **not exposed to danger**, harm or risk. . . . **secure** emphasizes being **protected or guarded against** loss, attack, injury, or other anticipated or feared danger or harm ». Remarque : selon cette source, les deux termes sont synonymes.

Pour le *Canadian Oxford Dictionary*, l'adjectif ***safe*** signifie, d'une part : « free from danger or injury; out of, or **not exposed to danger** » et de l'autre : « affording security or not involving danger or risk ». ***Secure*** quant à lui signifie : « affording protection or safety; **protected against** attack, theft, or other criminal activity ».

Ainsi, au Canada, d'un point de vue purement théorique, ***safe*** se rapporte à ce qui n'est pas exposé au danger, et ***secure*** à ce qui protège ou à ce qui est protégé du danger. Dans l'usage, cette distinction ne semble pas exister, si bien que l'on note un caractère arbitraire dans l'usage des deux termes.

À la Commission canadienne de **sûreté** nucléaire (*Canadian Nuclear **Safety** Commission*), le terme *safety*, rendu par « sûreté », est employé pour qualifier ce qui a trait à la protection de la **population** et de **l'environnement**, et le terme *security*, rendu par « sécuritaire », ce qui a trait à la protection des **installations** et des **matières nucléaires**. On note que cette distinction n'est pas celle établie par les ouvrages lexicologiques; il s'agit ici plutôt d'une distinction destinée à catégoriser les activités de l'organisation.

Au sein des diverses agences canadiennes, l'usage des termes *safe* et *secure* varie. Par exemple, à la Garde côtière canadienne, *maritime **safety***, rendu par « **sécurité** maritime », englobe tout ce qui touche la protection de ceux qui fréquentent les eaux canadiennes. Par contre, *maritime **security***, rendu par « **sûreté** maritime », qualifie tout ce qui concerne les interventions d'urgence. Le premier terme connote la prévention, et le second, l'intervention. On constate aussi que *safety* a pour équivalent « sécurité », et que *security* se traduit par « sûreté ». Il y a inversion.

Cette constatation renforce l'impression que l'usage des deux termes anglais est arbitraire. La distinction semble liée aux besoins pratiques des entités chargées de protéger les biens et les personnes. On constate aussi dans l'usage que le terme *safety* et son adjectif *safe* sont souvent associés aux domaines de la santé, de l'environnement et de l'alimentation, tandis que *security* s'applique surtout à l'armée, à la police ou aux agences de sécurité.

L'usage anglais est donc très arbitraire, si bien que l'on est tenté de croire en une synonymie presque parfaite. En français, selon le *Multidictionnaire de la langue française*, « **sécuritaire** » qualifie ce qui assure la sécurité et qui présente peu ou pas de danger; « **sûr** » qualifie ce qui ne comporte pas de danger.

Selon le *Petit Robert*, la **sécurité** est l'état de ce qui est à l'abri du danger, ce qui est en sûreté. L'adjectif « **sûr** » qualifie aussi ce qui est à l'abri du danger et renvoie directement au concept de « **sécurité** ». De plus, on trouve à l'entrée « **sûreté** » un renvoi à « **sécurité** ». La synonymie entre ces deux termes est indéniable en français.

Par ailleurs, il est aussi possible de conclure que « sécurité » et son adjectif « sécuritaire » recouvrent l'ensemble des traits sémantiques des termes ***safe*** et ***secure***.

Donc, comment traduire *a safe and secure country*?

En français, puisque l'adjectif « **sécuritaire** » suffit pour rendre les notions de ***safe*** et de ***secure***, il convient de s'en tenir à la formulation « **un pays sécuritaire** ». Les nuances trouvées en anglais entre ***safe*** et ***secure*** sont encore plus infimes en français.

Suite à la page 16

Langue claire et simple : évaluer l'utilisabilité des documents

Plain Language: Evaluating Document Usability

Emmanuelle Samson et/and Heather Matsune

Dans nos deux derniers articles, nous avons fait un survol de la lisibilité et de l'intelligibilité. C'est connu, ces deux principes garantissent la clarté des documents. Mais en assurent-ils l'efficacité? Pour que vos documents soient efficaces, ils doivent, bien entendu, être lisibles et intelligibles. Toutefois, s'ils ne sont pas utilisables, votre objectif de communication ne sera pas atteint et tous vos efforts de clarté seront vains. L'utilisabilité : voilà un principe que vous devez absolument appliquer dans le processus de rédaction.

PRINCIPE DE L'UTILISABILITÉ

Lorsque vous rédigez, vous demandez-vous dans quelle mesure vos lecteurs pourront utiliser et retenir l'information figurant dans vos documents? Peu de rédacteurs peuvent prétendre se poser la question. Pourtant, rendre ses documents utilisables, sur le plan tant matériel que cognitif, est un grand pas vers une communication réussie.

Utilisabilité matérielle

Pour évaluer l'utilisabilité matérielle d'un document, vous devez vous éloigner du texte et vous concentrer uniquement sur l'aspect physique de votre document et sa facilité de manipulation.

Prenons un exemple. Cette semaine, il vous faut lire le rapport annuel de votre organisation. Bien que le document soit rédigé clairement et que l'information soit pertinente et structurée, vous êtes incapable de le lire au complet. Pourquoi? Tout simplement parce que le fini du papier est trop brillant et fatigue vos yeux très rapidement. Pour tout type de document imprimé, des facteurs tels le fini et l'épaisseur du papier influent sur le plan de l'utilisabilité matérielle. Dans un cas comme celui-ci, un papier plus mat aurait pu rendre le document utilisable.

Autre exemple : vous rédigez un document historique dans lequel vous mentionnez un grand nombre de villes canadiennes. Pour aider vos lecteurs, vous avez inséré une carte du pays à la fin de votre ouvrage. Il s'agit là d'une idée brillante; toutefois, la carte mesure 50 centimètres sur 75 centimètres une fois déployée. Nul besoin de préciser que, même si vos lecteurs disposent de l'espace nécessaire pour la consulter, la grande majorité d'entre eux ne se donneront pas la peine de le faire. Dans ce cas-ci, il aurait été judicieux d'insérer plusieurs petites cartes dans le document au fur et à mesure que vous mentionniez les villes.

In our previous two articles, we covered the basics of readability and intelligibility. Although applying those two concepts virtually guarantees that your documents will be clear, you may have more work to do to make sure they're effective. Of course, to be effective, your documents have to be readable and intelligible, but if they aren't usable too, your message may be lost and all your efforts for clarity will have been in vain. Therefore, evaluating the usability of your documents is an essential part of the writing process.

UNDERSTANDING DOCUMENT USABILITY

When you write, do you think about how well your readers will be able to use and retain the information in your document? Few of us do, even though a document that is usable from both a physical and a cognitive standpoint will be more effective in communicating your message.

Physical usability

To evaluate the physical usability of a document, you need to distance yourself from the text and focus on its material qualities—whether it is easy or difficult to physically handle.

For example, this week you need to read your organization's annual report. The language may be perfectly clear and the information relevant and structured, but you still can't read it all the way through. Why do you suppose that is? It could be something as simple as the finish on the paper: too high a gloss can tire out your eyes fast. With any kind of print document, factors such as the finish and weight of the paper have an impact on physical usability. In this case, a matte finish could make the document more usable.

Here's another example: you're writing a historical document that refers to a number of Canadian cities. You include a map at the end of your document as a visual aid. It's a legitimately good idea, but the unfolded map measures 50 by 75 centimetres. Needless to say, even if your readers had enough room to open up the map, most of them couldn't be bothered. In this case, it would have worked better to insert smaller maps into the document at the point where you mention each city.

Utilisabilité cognitive

L'utilisabilité du contenu passe par les stratégies rédactionnelles qui facilitent le traitement de l'information. Voici quelques conseils pour aider votre lecteur à comprendre vos documents :

• Réduisez le niveau d'inférence : soyez explicite

Lorsqu'un message n'est pas explicite, votre lecteur doit inférer l'information, c'est-à-dire tirer ses propres conclusions à partir de l'information dont il dispose.

Prenons l'exemple suivant :

Vous avez conçu un formulaire au bas duquel apparaît la note suivante : « Après avoir rempli le formulaire, veuillez nous le transmettre ». Oui... mais à qui, quand, et comment? Le manque d'information peut entraîner un grand nombre d'erreurs et de plaintes.

• Éliminez les éléments de distraction

Un élément de distraction est une information que votre lecteur pourrait confondre avec l'information qu'il cherche dans le texte. En trop grand nombre, ces éléments rendent un texte plus difficile à utiliser ou l'information plus difficile à retenir.

Pour renouveler votre abonnement, envoyez-nous votre formulaire de demande d'ici le ***2007-04-02****. S'il s'agit de votre première demande, faites-nous parvenir votre formulaire et une photocopie de votre permis de conduire avant le* ***2007-05-06****. Votre abonnement sera en vigueur jusqu'au* ***2008-12-11***

Trois dates en quelques lignes, cela pourrait distraire le lecteur et même l'induire en erreur. Par exemple, il pourrait inverser le mois et le jour.

• Limitez le nombre de renvois

Les renvois dans un même texte (notes de bas de page, astérisques) ou à d'autres documents compliquent la lecture.

Par exemple, si vous rédigez un manuel technique destiné au grand public, évitez de définir le vocabulaire spécialisé dans un glossaire à la fin du document. Essayez plutôt de définir chaque mot à sa première mention ou dans un encadré dans la page où il est employé.

• Veillez à ce que la présentation soit facile à suivre

Par exemple, utilisez un système numérique (partie 1, 2) plutôt qu'un système alphabétique (partie A, B). Un lecteur qui remplit la partie G d'un formulaire ne sait pas d'instinct qu'il s'agit de la septième partie du document.

De plus, n'hésitez pas à présenter les chiffres et les calculs en colonnes ou en rangées. Cette méthode aide le cerveau à traiter l'information plus rapidement.

Cognitive content

Presenting information so that it is easy for the brain to process increases the usability of your document. If you use the writing strategies below, you can reduce the amount of thinking your readers have to do.

• Lower the level of inference: be explicit

When your message isn't explicit, your readers have to infer the meaning, making assumptions and drawing their own conclusions based on the information available to them. Consider the following example:

You have created a form with a note at the bottom that says, "Please send in this form after you fill it out." Yes, but where, when and how? Leaving out information can generate a lot of errors and complaints.

• Eliminate distractors

A distractor is any piece of information that your readers could confuse with the information they are looking for in a document. Too many distractors make it harder to use the document and retain the information in it.

To renew your subscription, send in your order form by ***2007-05-06****. If this is your first order, please send a photocopy of your driver's licence with your form by* ***2007-04-02****. Your subscription will expire on* ***2008-12-11***

The three dates in this short paragraph can easily distract readers and even mislead them—they may not know which number is the month and which is the day.

• Send readers to as few internal and external references as possible

References within a document (footnotes, asterisks) or to other documents increase the complexity of the reading task.

For instance, if you are writing a technical manual for the general public, don't explain all the terms in a glossary at the end of the document. Instead, define each term after it appears for the first time or in a sidebar on the same page.

• Make sure your information is easy to follow

For example, use a numbering system (section 1, 2) instead of letters (section A, B). Readers filling out section G of a form won't instinctively know that they are working on the seventh part of the document.

Another strategy is to put figures and calculations in columns or rows. That kind of set-up helps the brain process numeric and mathematical information more quickly.

TESTEZ VOS DOCUMENTS

Vous pouvez rédiger et concevoir un bon document, mais la seule façon de savoir s'il est efficace est de le tester auprès de votre public. Avant de distribuer votre document, faites-le d'abord lire par un échantillon de vos lecteurs. Assurez-vous ensuite qu'ils comprennent suffisamment le vocabulaire et les messages clés, et qu'ils seront en mesure d'utiliser cette information. Les tests d'utilisabilité vous permettent de savoir si vos lecteurs comprennent l'information et, plus précisément, dans quelle mesure ils sont capables de faire ce qui est demandé dans le document.

Types de tests d'utilisabilité

Il existe plusieurs façons de tester l'utilisabilité des documents et vous devriez en essayer plus d'une! Vous obtiendrez ainsi des commentaires détaillés sur la qualité de votre document. Trois types de tests sont couramment utilisés : les groupes de discussion, les questionnaires écrits et les entrevues individuelles.

Groupes de discussion

Le groupe de discussion est une méthode d'étude de marché qui consiste à réunir un certain nombre de personnes afin d'obtenir leurs opinions sur un document, un service ou un produit dans le cadre d'une discussion dirigée. Cette méthode est utile du point de vue du marketing, mais elle ne permet pas, à elle seule, d'évaluer l'utilisabilité d'un document. Étant donné que la lecture est un exercice essentiellement individuel, il est possible que les résultats d'une évaluation de groupe ne soient pas très fiables. Par exemple, certains lecteurs ne voudront probablement pas avouer qu'ils ne comprennent pas le document ou pourront consulter d'autres membres du groupe pour savoir ce qu'ils doivent faire. Les groupes de discussion n'offrent donc pas un cadre réaliste pour évaluer l'utilisabilité d'un document et ne permettent pas d'obtenir une rétroaction détaillée.

Questionnaires écrits

La méthode du questionnaire écrit consiste à demander aux lecteurs de remplir un formulaire pour évaluer leur compréhension d'un document. La méthode privilégiée étant le questionnaire à choix multiples, l'éventail des réponses obtenues sera limité. Par conséquent, vos données seront faciles à compiler, ce qui pourrait s'avérer utile si vous souhaitez produire des rapports statistiques. Toutefois, les questionnaires écrits peuvent intimider les personnes peu alphabétisées, qui pourraient y voir une forme d'évaluation de leurs compétences.

TESTING YOUR DOCUMENT

You can write and design a good document, but the only way to know for sure that it's effective is to test it with actual readers. Before you distribute your document, make sure that a sample of your readers understands the vocabulary and key messages well enough to use it properly. Usability testing shows how well actual or potential readers understand a document, but more to the point, how well they can do what the document instructs them to do.

Types of usability tests

You can take several approaches to usability testing, and you should! By using more than one type of test, you will get more in-depth information on the quality of your document. Three common types of usability tests are focus testing, written questionnaires and one-on-one interviews.

Focus testing

Focus testing is a market research technique in which you assemble a group of people for a moderated discussion about a document, service or other product in order to gather opinions. It's a valuable marketing tool, but on its own it doesn't tell you enough about usability. Because reading is typically a solo effort, evaluating a document in a group setting may produce unreliable results. For instance, readers who don't understand the document probably won't admit it, or they may work with other readers to figure out what they're supposed to do. Focus testing reflects unrealistic reading situations and generates superficial feedback.

Written questionnaires

Using a written questionnaire involves having readers fill out a form to evaluate their comprehension of a document. Because the questions are mostly multiple choice, the range of responses is limited. The upside of questionnaires is that your data is easy to quantify, which is helpful if you want to produce statistical reports. However, written questionnaires may come across as having right and wrong answers and may be intimidating for people with low literacy.

One-on-one interviews

One-on-one interviews are probably the most effective type of usability test because you can collect detailed, reliable feedback from one person at a time. In this type of testing, you ask a reader questions about a document to determine whether he or she has understood it, as well as observe the reader using the document in order to identify areas in need of improvement.

TESTEZ VOS DOCUMENTS

Types de tests d'utilisabilité

Groupes de discussion

Questionnaires écrits

TESTING YOUR DOCUMENT

Types of usability tests

Focus testing

Written questionnaires

One-on-one interviews

Entrevues individuelles

L'entrevue individuelle est probablement le test d'utilisabilité le plus efficace, car elle vous permet de recueillir des commentaires détaillés et fiables auprès d'une seule personne à la fois. Vous posez des questions à un lecteur pour évaluer sa compréhension d'un document. Vous pouvez également l'observer pendant qu'il utilise le document et ainsi cerner les points à améliorer.

Mener des entrevues individuelles peut vous coûter cinq fois moins cher que de faire des tests d'utilisabilité auprès de groupes de discussion. Si vous optez pour les entrevues individuelles, le rendement de votre investissement sera plus élevé, puisqu'il est moins coûteux de traiter avec une douzaine de personnes qu'avec le nombre de personnes requises pour former des groupes de discussion. Le seul véritable inconvénient de cette méthode est qu'elle peut exiger plus de temps que les autres types de tests; c'est pourquoi nous recommandons d'utiliser une combinaison de tests d'utilisabilité.

AMÉLIOREZ VOTRE DOCUMENT DE FAÇON CONTINUE

Il faut garder à l'esprit qu'il n'existe pas de documents parfaits, même si les tests contribuent à améliorer leur utilisabilité. Votre document présentera immanquablement un problème que personne n'aura remarqué avant sa publication, ou encore la modification d'une politique ou de statistiques exigera qu'il soit mis à jour. Vous devez donc être prêt à le modifier en tout temps. En mettant en place une méthode pour recueillir les commentaires de vos lecteurs et y donner suite, vous serez en mesure d'améliorer votre document de façon continue.

Si vous laissez l'occasion à vos lecteurs de participer au processus de création de vos documents, il y a fort à parier qu'ils auront beaucoup plus de facilité à lire, à comprendre et, au bout du compte, à utiliser l'information que vous présentez. ■

It can cost you five times less to conduct one-on-one interviews than a series of focus tests. So, with one-on-one interviews, the return on investment is greater than with focus testing because it costs less to deal with a dozen or so people than the larger sample you need for focus testing. The only real drawback of one-on-one interviews is that they can be more time-consuming than other types of testing, which is why it's best to use a combination of types of usability tests.

IMPROVING YOUR DOCUMENT CONTINUALLY

Although testing will improve usability, there's simply no such thing as a perfect document. Invariably there will be a problem that no one notices, or a policy or some statistics will change and you'll have to update your document. Therefore, you need to be set up to make changes after the fact. If you create a procedure for collecting and responding to feedback from your readers, you will be able to improve your document continually.

By allowing your readers to participate in the development process, you significantly increase their chances of being able to read, understand and, in the end, use your documents. ■

Suite de la page 12

À l'appui de cette conclusion, nous mentionnerons aussi qu'à la Gendarmerie Royale du Canada, l'expression *Keeping Canada and our Communities Safe and Secure* est traduite par « Assurer la sécurité du Canada et celle des collectivités ». Au Service canadien du renseignement de sécurité, on ne fait pas de distinction entre les deux termes en anglais et on utilise « sécurité » pour rendre l'un et l'autre, ou les deux à la fois. De plus, après consultation des représentants de ces deux organismes, membres du Comité de la terminologie de la sécurité présidé par la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, nous constatons que « sécurité » est utilisé pour traduire *safety* et *security*, et qu'aucune distinction n'est faite entre les deux termes anglais.

Bref, nous déconseillons de traduire *a safe and secure country* par « un pays sûr et sécuritaire ». En français, il s'agit d'une répétition. ■

Web Addresses: Include http:// and www.?

Christine Hug

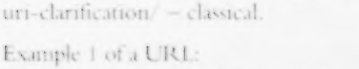
In a word: Yes.

We write about Web sites and other Internet sources so often now that some people wonder if it is necessary to include the http:// and the www. when citing one. The best practice is to include both. This article will tell you what the Internet Engineering Task Force, the World Wide Web Consortium and the Treasury Board of Canada have to say on the matter.

Background on URLs

Before we talk about how to write Web addresses, a little information about them. Here are some of the parts that make up a URL (Uniform Resource Locator). For more about URLs see http://www.w3.org/TR/uri-clarification/ – classical.

Example 1 of a URL:
http://www.termiumplus.gc.ca/site/outils_tools_e.html



Example 2 of a URL:
telnet://www.crazylands.org:6969

Types of schemes

Not every URL uses the same scheme. While http is one scheme commonly seen in the mainstream media, others exist. Here are some examples:

- ftp
- https
- gopher
- telnet

(See http://en.wikipedia.org/wiki/URI_scheme for a longer list of schemes.) Once you know that the http is a scheme and that the scheme is a part of the URL, including the http:// in the URL becomes the obvious choice.

WWW

The www of a URL is called a path segment (or dot segment). Path segments are part of the authority element of a URL. You should include the www because although many companies register both www and non-www domains, not all do. For example, at the time of writing, "www.newseum.org" will bring you to a Web site, but "newseum.org" will not. Some Web sites operate in two Internet domains: one has the "www" and another omits it. For example, http://site.com/ and http://www.site.com/ may access the same Web site. Although many sites redirect users to the non-www address (or vice versa), users may not be able to reach it if you omit the www. So if you choose to omit it, you should check that the non-www address links to the site you want your readers to reach.

What do the authorities say?

The Common Look and Feel for the Internet 2.0 Standards and Guidelines issued by the Treasury Board have no rule to include or exclude the http:// from URLs so long as the links work (http://www.tbs-sct.gc.ca/clf2-nsi2/index-eng.asp). The World Wide Web Consortium (W3C) (http://www.w3.org/Addressing/URL/uri-spec.html) and the Internet Engineering Task Force (IETF) (http://tools.ietf.org/html/rfc3986) include the http:// in their URLs.

Why include the http://?

The main reason to include a URL in your text is so that your reader can access that resource. To help your reader do that, the URL should be clear, explicit, unambiguous and complete. For sheer clarity (so your readers do not make a false assumption) and consistency (if your text contains other kinds of URLs in addition to Web pages, you should provide the scheme for all of them), the best practice is to write the URL with the http:// as in http://www.translationbureau.gc.ca.

While you should include all segments of a URL, you may wish to omit the http:// sometimes for space reasons, for aesthetic reasons or because the URL will not be clickable (on a billboard, for example). If you feel you must omit it, you should do so only if

- your text will not contain other URLs using schemes other than the http scheme;
- the authority element of each URL in your text begins with the www path segment; and
- you omit it for all URLs in your text (be consistent).

Continued on page 23

Madame la sénatrice?

Jacques Dubé

En 1994, le Bureau de la traduction a fourni au Sénat du Canada un avis sur la féminisation du titre de sénateur. La cause du problème y était décrite ainsi :

« Le problème tient en partie au fait que, dans les principaux dictionnaires français (de France), on consigne uniquement le mot *sénateur, n.m.*, sans donner de féminin [...] »

Suivait une analyse des différentes possibilités (c'est-à-dire : le sénateur [suivi d'un nom de femme], la sénatrice une telle, la sénateure une telle) à la lumière des règles générales de la féminisation, puis nous en venions à la conclusion que le terme *sénatrice* devait être « recommandé sans réserve pour tous les documents officiels, communications, etc., au Sénat du Canada ».

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis 13 ans. Entre autres, maints débats – parfois très acerbes – ont eu lieu sur la féminisation des titres, et on trouve maintenant le féminin sénatrice dans les bons dictionnaires de France[1], notamment *Le Petit Robert*, *Le Petit Larousse illustré*, le *Dictionnaire Hachette*, *Le Grand Robert*, *Le Dictionnaire culturel en langue française* (éd. Le Robert) et même *Le Nouveau Littré*, lequel, à l'entrée *sénatrice*, ajoute le nouveau sens « membre d'un sénat ».

Bien entendu, il y a eu de la résistance et il y en aura encore. Entre autres, Maurice Druon, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie française, s'insurge contre toute évolution de la langue qui n'est pas sanctionnée par l'Académie : « [...] régir la langue appartient à l'Académie, et à elle seule, et non au gouvernement[2]. »

Mais c'est oublier que la langue est un organisme vivant qui n'attend pas l'autorisation de l'Académie pour évoluer. Les dictionnaires reflètent l'usage, dont le réputé linguiste français Claude Duneton dit à la blague, mais à juste titre, qu'il « nous aura tous à l'usure[3] ». Et la directrice éditoriale du *Petit Robert* d'ajouter : « Je ne comprends pas ces réticences. Pourquoi ne pas dire *sénatrice* alors que l'on parle bien d'*institutrice*[4]? »

Quant aux règles de la féminisation, elles sont bel et bien respectées dans le cas de *sénatrice* : « La grande majorité des mots en « eur » ont un féminin en « euse » lorsqu'ils ont pour origine un verbe. C'est le cas de *danseuse* qui provient de masculin *danseur* et du verbe *danser*. [...] Les mots en « teur » donnent des féminins en « trice » s'il n'y a pas de verbe de base; c'était le cas de *directeur-directrice*, puis, plus récemment, de *sénateur-sénatrice*[5]. »

« On notera [...] que beaucoup de noms féminins en *-trice* sont déjà en usage ou attestés. On a donc : **une animatrice**, **une réalisatrice**, **une agricultrice**, [...] **une sénatrice**, etc. [...] Il ne faut pas créer inutilement de nouveaux féminins[6]. »

La recommandation d'il y a 13 ans demeure donc entièrement valable, c'est-à-dire qu'il convient d'utiliser le terme *sénatrice* dans tous les documents officiels, communications, etc., du Sénat du Canada, car entre-temps le mot *sénatrice* a acquis droit de cité dans les principaux dictionnaires qui rendent compte de l'usage au sein de la francophonie. ■

NOTES

1. *Ainsi que dans l'ouvrage québécois Multidictionnaire de la langue française de Marie-Éva de Villers.*
2. *Le Figaro*, 29 décembre 2005, p. 26.
3. *Le Figaro littéraire*, 19 janvier 2006, p. 7.
4. *Le Figaro littéraire*, 8 décembre 2005, p. 8.
5. *Le Figaro littéraire*, 8 décembre 2005, p. 4.
6. *Au féminin – Guide de féminisation des titres de fonction et des textes*, 1.1.4.1, Office de la langue française, 1991.

Erratum

In September's issue of Language Update *(Volume 4, Number 3), the article published in the Industry Insights column on page 7 was translated into English by Maryann Mullin, not Maryann Muller. We apologize to Ms. Mullin for this mistake.*

Dubious Agreement (Part II)

Frances Peck

One of the beauties of jazz, they say, is that historically so many of its musicians have played by ear. What sounds right seems to have worked for them, jazz musicians being some of the most gifted and nimble around.

But what about writing by ear? True, a finely tuned ear is indispensable to the poet, who relies on sound and cadence the way some of us rely on sentences and paragraphs. And an ear for dialogue can be the making of a fiction writer. In the workplace, though, where mechanical precision often matters more than flair, writing by ear can be a little like wearing stiletto heels: striking but not altogether . . . *correct*.

What does your ear, for instance, tell you about this passage?

> There's only three ways to scale Mount Sheerface. Each of the three routes are technically advanced, and none of them have ever been successfully attempted. But Thor Stoutleg is one of those climbers who insists that every mountain can be conquered, and he is determined to stand on the summit.

If you identified three errors in subject-verb agreement, congratulations. Your brain has just triumphed over your ear. But have you spotted the *right* three errors?

There is, there are

First there's what we hear:

> There's a few reality shows I'd like to ban from the airwaves.
>
> There's a lot of bold performers out there, but little true talent.
>
> Grandma says there's some nice headcheese sandwiches in the fridge. (Okay, maybe we don't hear this one so often.)

Then there's what is correct—namely, none of the above.

The word *there* to many people looks and sounds like a singular subject. Is it a singular subject? That's a trick question. *There*, when it's teamed up with the verb *to be*, is not a subject at all. It's an anticipatory subject, a word that carries little or no meaning and that precedes the real subject, which appears later.

In the sentences above, the real subjects are *shows, performers* and *sandwiches*. All are plural, which means the verbs should all be *are*. As should the first verb in our mountain-climbing passage.

Did your ear fool you? Don't be surprised if it did. Mistakes with *there*, and particularly with *there's*, the contracted form, are multiplying like derricks in the Alberta oil patch. These errors have long popped up in speech, but now they're spreading to printed material, including, heaven help us, edited text. In recent months I've read three books (two fiction, one non-fiction) from leading publishers in which the singular *there's* appears with plural subjects—not just once or twice, but *all through the book*.

Each and every one

Indefinite pronouns—words like *everyone* and *no one*, *somebody* and *nothing*—are pronouns whose *a*ntecedents (the nouns they replace) are hard to narrow down. Many indefinite pronouns are grammatically singular, so team up with singular verbs. Recognizing the singular pronouns is for the most part easy. Many of them come with the decidedly singular endings *–one*, *–body* and *–thing*.

Four indefinite pronouns, however, do not fit this mould. *Each*, *every*, *either* and *neither* are always singular, even when linked to plural words. Even when the singular sounds clunky.

> Each of the candidates **is** amply qualified to proofread this philosophy journal.
>
> Every cup, saucer and soup ladle **has its** place in the kitchen.
>
> Do you think that either of the bloggers **handles** satire well?
>
> Of the two fast food jobs, neither **offers** Tanu much promise of promotion.

That brings us to error number two in the climbing passage. The second sentence should begin *Each of the routes* ***is*** *technically advanced*.

None

What about the third error? Did you think it was *none of them have?*

Different people hear different things with *none*. Some people are pretty sure that *none of them* is plural and takes the plural verb *have*. Others, especially those of a certain age or anyone educated in a conventional milieu, may hear the ghostly hectoring of schoolmarms: "*None* is always singular."

The fact is, *none* has morphed. Once steadfastly singular, like *no one* and *nothing*, it now goes both ways, singular or plural, depending on the word it combines with. When tied to a plural word (like *them*), *none* is plural. When tied to a singular word, it's singular: *none of the driveway* ***has*** *been shovelled*. In this way *none* has become like its opposites, *all* and *some*, both of which change their number depending on what they're linked with.

What's with *who*, *that* and *which*?

That brings us to the real error number three. The last sentence in the climbing passage begins *But Thor Stoutlegs is one of those climbers who insists that every mountain can be conquered*. Even the keenest ear is deaf to the agreement error here: the second verb should be plural, ***insist***.

If your jaw just dropped, you're not alone. There's a whole world of English writers with their chins on their chests. We've finally come to the most common agreement problem in the language—how to treat the relative pronouns *who*, *that* and *which*.

The trouble with these pronouns is that they (like *some*, *all* and *none*) change their number according to their antecedent. The trick, then, is to correctly identify the antecedent. That sounds straightforward, but, like so many things that combine the ear and grammar, it's not.

In sentences like the Thor example, which say that someone is *one . . . who*, it's easy to get sidetracked by the word *one* and to think that everything in its wake should be singular. In fact, the antecedent of *who* is *climbers*, not *one*. The sentence is saying that there are climbers (plural) out there who insist (plural) that every mountain can be conquered, and Thor is one of them (plural). Put another way, the sentence is saying *Those climbers, of whom Thor is one,* ***insist*** . . . .

Besides *who*, watch out for *that* and *which*, which cause just as many agreement errors.

NOT Uncle Leo has just invested in one of those pyramid schemes that always brings disaster.

BUT Uncle Leo has just invested in one of those pyramid schemes that always **bring** disaster. (subject *that* refers to *schemes*, plural)

NOT Schemes like this one, which has brought down intrepid investors worldwide, are surprisingly popular in my uncle's small town.

BUT Schemes like this one, which **have** brought down intrepid investors worldwide, are surprisingly popular in my uncle's small town. (subject *which* refers to *schemes*, plural)

NOT Grandma is one of the few members of our family who still goes to the Russian Orthodox church.

BUT Grandma is one of the few members of our family who still **go** to the Russian Orthodox church. (And when she does, she always packs a headcheese sandwich.) ■

Mots de tête

Frédéric Laroux fils

Endosser, un verbe qui se porte bien

Dans toutes ces citations, je ne prétends pas endosser les passages que j'emprunte (auteur anonyme).

Dans son *Guide du traducteur*, Irène de Buisseret consacre près de dix pages à ce qu'elle appelle le « néo-français ». Formé d'emprunts ou d'anglicismes, ce lexique se compose aussi, écrit-elle, de « termes qui ont acquis un sens tout nouveau en passant du concret à l'abstrait »[1]. Et elle donne comme exemple « le président endosse cette politique ». Elle n'en dit rien de plus, et ne le retient même pas dans le « mini-glossaire d'anglicismes solidement ancrés dans le néo-français » qu'elle présente ensuite. Mais le plus étonnant, c'est qu'elle ne mentionne pas que ce représentant du « néo-français » nous était déjà connu.

Évidemment, nous l'appelions autrement. Une fiche (n° 173) du Comité de linguistique de Radio-Canada – qui doit dater du milieu des années 60 – indique que c'est sous l'influence de l'anglais que nous donnons à « endosser » le sens d'approuver ou d'appuyer. Si André Clas et Paul Horguelin[2] prennent la peine de l'inclure dans leur courte liste de moins de 250 anglicismes, c'est que le calque devait être courant. Ce que viendra confirmer l'année suivante le répertoire d'anglicismes de Gilles Colpron[3]. La même année, Victor Barbeau[4] le relève aussi. Par la suite, plusieurs défenseurs reprendront cette mise en garde : Jean Darbelnet[5], Madeleine Sauvé[6], Marie-Éva de Villers[7]. Et plus récemment, Lionel Meney[8], Jacques Laurin[9] et Paul Roux[10].

Depuis la parution de cette fiche, on aurait pu croire que la position de Radio-Canada avait changé, puisque des deux linguistes de la maison, l'un (Guy Bertrand) n'en parle pas et l'autre (Camil Chouinard) ne le condamne pas : « endosser un geste, un projet – l'approuver, l'appuyer; la directrice a endossé sans hésiter la proposition de Julie »[11]. Aussi est-il étonnant de constater, dans une nouvelle version de son recueil, que Camil Chouinard a changé son fusil d'épaule : « Il faut éviter d'employer ENDOSSER au sens d'approuver un projet, une décision, une candidature. On dira donc : APPROUVER ou APPUYER un programme, des projets, une candidature »[12]. Une brève explication de cette palinodie aurait été la bienvenue.

Mes deux premiers exemples réunissent, sans les réconcilier, deux vieux adversaires politiques. Le premier est de Pierre Trudeau, avant son entrée en politique : « Un rédacteur politique endossera une opinion à l'effet que la grève est désuète »[13]. Le second est de René Lévesque, avant son entrée à l'Assemblée nationale : « En laissant paraître [le Manuel du 1er mai], le CEQ paraît ainsi l'endosser » (*Le Jour*, 24.04.75). Sans le savoir, un bon historien fait lui aussi dans le néo-français : « les tenants de l'américanité endossent cette critique » (Yvan Lamonde, *Le Devoir*, 11.09.98). De même qu'un journaliste néo-québécois de longue date : « les commentateurs du *National Post* l'ont déjà endossé » [le discours de Stephen Harper] (Michel Vastel, Le Droit, 22.01.02). Enfin, un journaliste de la Presse l'emploie dans sa *Lettre ouverte aux antiaméricains* (Richard Hétu, 8.11.03), ainsi que deux éditorialistes du même journal, Mario Roy (28.01.04) et André Pratte (18.09.04, 5.08.06).

De l'autre côté de l'Atlantique, les mises en garde sont plutôt rares. Sauf erreur, Maxim Koessler[14] est le seul à indiquer, dans la deuxième édition de son ouvrage, qu'il s'agit d'un faux ami. Et tout comme chez nous, c'est surtout dans la presse qu'on le rencontre. Dans le *Monde diplomatique* : « il continue de s'interroger sur les raisons qui ont conduit le président américain à endosser une proposition israélienne » (Paul-Marie de La Gorce, septembre 2001), et dans le *Monde* : « Pareille audace sera-t-elle soutenue politiquement? Jacques Chirac l'endosse-t-il? » (Philippe Bernard, 12.12.03). Cette extension de sens en fait pourtant tiquer certains : « mettre des instructions pour que le Conseil de sécurité « endosse » le pouvoir exercé à Bagdad » (*Le Monde*, 12.05.03); « le Conseil était prié d'« endosser » le projet » (Corine Lesnes, *Le Monde*, 23.05.05). Mais c'est le fait d'une minorité. Enfin, je l'ai rencontré dans l'ouvrage d'un journaliste sur Patrice Lumumba : « Kasavubu a présidé le Conseil des ministres et donc endossé les décisions »[15].

Sur Internet, bien sûr, les exemples abondent. Un communiqué de la République française : « la possibilité pour les pays en développement de souscrire à des objectifs volontaires, avant d'endosser une proposition concrète » (26.04.07). Le *Temps* de Genève : « [on] aura vu pour la première fois un parti gouvernemental endosser une proposition [qui] aurait valu à la

Suisse une mise au ban des nations » (Éric Hoesli, 25.09.00). Un site belge : « en Belgique, l'exécutif actuel ne peut plus endosser de décision à haute portée politique » (Prisma international, 28.08.07). Le site de *Jeune Afrique* : « c'est le réformateur Khatami qui a personnellement endossé la décision de la reprise des activités d'enrichissement de l'uranium » (07.05.06).

On rencontre aussi, fréquemment, endosser un rôle, une mission, des fonctions, ce qui correspond à l'un des sens d'« endosser » que le *Trésor de la langue française* présente ainsi : « [Le sujet joue un rôle actif] Prendre sur soi. Synonyme *assumer, se charger de* ». Et il donne comme exemple la citation « anonyme » en épigraphe. Vous étiez-vous demandé si c'était un calque ou du néo-français? Eh bien non, la citation vient des *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, qui datent des années 1850. Personnellement, j'y verrais plutôt le sens de « faire sien ». Même si « faire sien » est un des équivalents proposés par Koessler et Meertens[16] (qui en donne une trentaine) pour éviter « endosser »...

Il y a au moins trois dictionnaires, oubliés ou méconnus, qui donnent à « endosser » le sens de son pendant anglais. Si on dépoussière ce bon vieux Clifton-Grimaux[17], on y lit ceci : « endosser les idées d'un autre (to endorse another's ideas ». Est-ce les faire siennes ou les approuver? Charles Petit[18] est plus explicite : « endosser (fig.)—to back, to support, to confirm ». Ici, le doute n'est plus permis. Et un dictionnaire québécois tout récent enregistre « endosser » comme si ce sens allait de soi : « des sénateurs ont endossé ses paroles – the senators have condoned his words »[19] (« condone » fait sourciller, mais là n'est pas la question). Et avec les *1300 pièges* de Camil Chouinard, avant sa conversion, cela ferait quatre sources.

Je ne crois pas que je pourrais jamais aller jusqu'à « endosser un candidat », par exemple. Mais Charles Péguy m'a presque fait changer d'idée. Il emploie aussi bien le verbe que le substantif : « Les politiciens veulent que nous endossions leurs politiques »[20] ; « Par Jaurès, c'était le gouvernement même qui endossait Hervé » ; « ceux qui ont fait et endossé Hervé, fait et endossé le hervéisme » ; « Par son endossement du combisme... » ; « Par endossement de Hervé, nous avons vu Jaurès. Par endossement de Jaurès... » Ouf ! Je m'arrête là. On peut reprocher à Péguy de se répéter (c'est dans sa manière), mais peut-on l'accuser d'avoir été influencé à ce point par l'anglais?

Et finalement, si on acceptait qu'« endosser » ait pris un nouveau sens? qu'il soit passé du concret à l'abstrait, comme le dit Irène de Buisseret. N'est-ce pas normal qu'il évolue? Si ça n'avait pas été le cas, vous n'oseriez peut-être même pas endosser votre veste aujourd'hui. Au 17e siècle, nous apprend Ferdinand Brunot[21], « endosser un vêtement » était considéré comme burlesque...

En outre, admettre cet usage serait une façon de nous venger des Anglais... pour nous avoir emprunté « endosser » au Moyen Âge. Ce qui vous vaut des maux de tête aujourd'hui. ■

NOTES

1 *Guide du traducteur*, Ottawa, ATIO, 1972, p. 418 (*Deux langues, six idiomes*, p. 402).

2 *Le français, langue des affaires*, McGraw-Hill, 1969, p. 210.

3 *Les anglicismes au Québec*, Beauchemin, 1970.

4 *Le français du Canada*, Garneau, 1970.

5 *Les maux des mots*, Université Laval, 1982 (ou le *Dictionnaire des particularités de l'usage*, Presses de l'Université du Québec, 1986).

6 *Observations grammaticales*, Université Laval, octobre 1983.

7 *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec/Amérique, 1988.

8 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 1999.

9 *Le bon mot*, Éditions de l'Homme, 2001 (ou *Nos anglicismes*, 2006).

10 *Lexique des difficultés du français dans les médias*, Éditions La Presse, 2004.

11 Camil Chouinard, *1300 pièges du français écrit et parlé au Québec et au Canada*, Éd. La Presse, 2001.

12 Ibid., *1500 pièges du français écrit et parlé...*, Éd. La Presse, 2007.

13 *La Grève de l'amiante*, Éditions du jour, 1956, p. 396.

14 *Les faux amis*, 2e édition, Vuibert, 1975.

15 Yves Penot, *La mort de Lumumba*, Éditions Chaka, 1989, p. 153.

16 René Meertens, *Guide anglais français de la traduction*, Chiron éditeur, 2002.

17 E. Clifton et A. Grimaux, *A New Dictionary of the French and English Languages* (français-anglais), Garnier, 1881.

18 Charles Petit, *Dictionnaire français-anglais*, Hachette, 1946.

19 Marcel Séguin et Alice Arnyot, *Dictionnaire français-anglais*, Guérin, 2005.

20 Charles Péguy, *Notre jeunesse*, Gallimard, Folio, 1993, p. 129, 237, 250 et 262. Texte paru en 1910.

21 Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française*, tome IV, 1re partie, Librairie Armand Colin, 1966, p. 335.

Sur ponterelle ou au mouillage?

Pierre Biron

Lors de la rédaction d'un lexique nautique[1], il y a quelques années, j'ai senti le besoin de proposer un néologisme, « ponterelle », pour traduire l'anglais *finger dock*.

Dans un bassin de plaisance, on voit des quais reposant solidement sur le fond, mais aussi des quais ou plates-formes flottants, tantôt appuyés sur la rive dans leur longueur (par exemple le ponton d'attente plaisance près d'une écluse), tantôt perpendiculaires à la rive et se projetant à angle droit dans le bassin, une extrémité fixée au bord du bassin et l'autre stabilisée par une chaîne attachée à un ancrage reposant au fond. Les bateaux y accostent et s'y amarrent pour l'embarquement et le débarquement. La marine de plaisance utilise les termes *pontons* ou *pontons principaux* pour désigner les quais flottants perpendiculaires à la rive, termes dont l'équivalent anglais est *main docks*.

Pour permettre à plus de bateaux de s'amarrer à quai dans une marina, on installe perpendiculairement à chaque ponton principal une série de quais flottants plus étroits, séparés entre eux par au moins deux largeurs de bateaux. L'extrémité libre est stabilisée par un ancrage. Comme ils ressemblent aux doigts d'une main, assimilée dans les circonstances au ponton, on les nomme *finger docks* en anglais.

Je n'ai jamais trouvé d'équivalent satisfaisant pour *finger dock* dans les livres et les revues françaises, où j'ai cependant rencontré à l'occasion les emprunts *catwalk* et *catway*.

Le terme que j'ai proposé dans mon lexique, soit *ponterelle*, s'inspire de *ponton* et de *passerelle*. Celle-ci désigne en marine marchande un « plan incliné et mobile par lequel on peut accéder à un navire » (*Le Petit Robert*).

On pourrait définir *ponterelle* ainsi : petit quai flottant, rattaché à angle droit à un ponton principal dans le bassin d'une marina, servant à l'accostage et à l'amarrage des bateaux de plaisance.

Une recherche faite en 2007 sur Google et sur Yahoo France confirme qu'il s'agit d'un néologisme, car le seul site Web qui utilise le terme est celui du Club de voile des Laurentides à Oka, au Québec (www.cvl.qc.ca/index.php?idpage=16). On peut en effet y lire la description suivante : *places à quai avec ponterelle individuelle*. Le club aura sans doute eu accès au lexique... ■

NOTE

1. *Lexique nautique anglais-français*, publié en 1981 à compte d'auteur. Ouvrage épuisé.

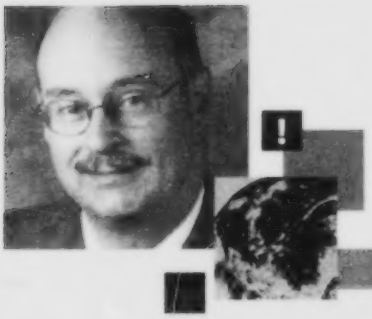
Continued from page 17

For long URLs that must be broken with spaces to wrap onto another line, we second the IETF's advice to add "<" and ">" as wrappers just before and just after the URL to clearly show where it begins and ends (see http://tools.ietf.org/html/rfc3986#page-51). This tells readers that it is all one URL. Where to split the URL? Split it at the end of an element, usually before or after a period (.), question mark (?), slash mark (/), commercial at (@) or slash (/). Do not split by adding a hyphen. Because some URLs contain hyphens, splitting a URL with another one can cause confusion for your reader.

Example of a URL too long for just one line broken just after a slash: <http://www.example.com/home/Teresa/main/ShortStoryContest/RulesAndRegulations.htm>

Best practice

The http:// and the www are part of the URL. Include them. ■



Traduire le monde

André Racicot

Les adresses à l'étranger

S'il est un sujet qui embête les langagiers, c'est bien celui-là. Que faire avec une adresse en Grèce? Au Japon? Au Brésil? Faut-il conserver l'adresse dans la langue originale? Et que faire lorsque celle-ci a déjà été traduite en anglais? Faut-il la laisser telle quelle ou bien la retraduire en français? Bienvenue dans le monde timbré des adresses à l'étranger.

L'Union postale universelle, dont le siège est à Berne, en Suisse, est une organisation internationale qui a pour mission d'élaborer des normes postales pour tous les pays. Le français est la langue officielle de l'organisation. Toutefois, l'anglais a été adopté en 1994 comme langue de travail de son Bureau international. Les principes que l'Union retient au sujet des envois à l'étranger sont simples : 1) écrire dans la langue du pays de destination; 2) utiliser le français ou l'anglais, à la rigueur. Mais il n'est pas garanti que le courrier se rendra à bon port.

Écrire dans la langue du pays relève de l'évidence. Imaginons le cas suivant :

Egregio Signore Andre Racicot
Traduttore
Ufficio della Traduzione
Servizio degli Affari stranieri
Piano della Terrazza
Camera 40
125, via Sussex
Ottawa, Ontario
Canada

Un Italien désirant communiquer avec mon auguste personne, et qui s'y prendrait de cette façon, aurait bien peu de chance de voir sa missive me parvenir. Il est évident que le facteur ne comprendrait pas un mot de l'adresse et que la lettre serait renvoyée à l'expéditeur. Celui-ci devrait donc réécrire l'adresse tout en français ou en anglais. Vraiment? Ce n'est peut-être pas aussi simple.

Transposons cet exemple au Canada. Imaginons que vous habitez à Toronto et désirez écrire à une amie qui étudie à Vérone. Votre adresse devrait être libellée ainsi :

Madame Louise Lafontaine
Scuola di Lingua Francese
Via della Torre, 17
Verona
Italy

Pensons-y bien. Tous les éléments de l'adresse ne sont pas lus par la même personne et nous devons en tenir compte. Tout d'abord, le titre de civilité de votre correspondant est en français puisque c'est à cette personne, et non au facteur italien, que vous vous adressez. Le fait d'écrire « Madame » n'a aucune incidence sur la livraison du courrier. Quant à l'odonyme comme tel, il ne se traduit évidemment pas (le facteur italien ne comprendrait rien à « 17, rue de la Tour »); il faut donc l'écrire dans la langue de Dante, tout comme le nom de la ville, puisque c'est en Italie que ces indications seront lues. Enfin, le nom du pays de destination, l'Italie, doit être écrit en anglais, puisque c'est la poste canadienne à Toronto qui acheminera la lettre vers le Vieux Continent.

Le résultat est assez surprenant. Nous avons une adresse en plusieurs langues! Le titre de civilité est en français, le corps de l'adresse en italien, mais le nom du pays est en anglais. Voilà une lettre qui a du cachet... De fait, nous sommes condamnés à suivre ce modèle étrange, mais logique, même s'il va à l'encontre de notre volonté d'uniformiser. Dans le cas qui nous occupe, l'uniformisation est impossible.

Mais, dans bien des cas, les adresses sont consignées dans les dossiers ministériels à titre indicatif, sans que du courrier soit nécessairement envoyé. Les composantes de l'adresse peuvent alors être traduites pour faciliter la compréhension des lecteurs, étant entendu qu'une telle adresse ne pourrait jamais être inscrite sur une enveloppe expédiée à l'étranger.

Un grand nombre de pays n'utilisent pas l'alphabet latin. Par exemple, si vous désirez envoyer une lettre en Russie, l'adresse devra être écrite en russe, donc en caractères cyrilliques.

Toutefois, il y a fort à parier qu'on n'écrira jamais une telle adresse en russe dans un document qui sera diffusé à l'extérieur des bureaux du gouvernement. Imaginons, par exemple, une liste d'établissements d'enseignement à l'intention des Canadiens souhaitant parfaire leurs études dans le pays de Tolstoï. En voici un élément :

Institute of Mechanics, Moscow State University Lomosonov
Michurinsky Prospekt 1
Moscow, Russia

Suite à la page 27

El Rincón Español

Carolina Herrera

Las Abreviaciones

La consistencia y la claridad son importantes para el uso de abreviaciones. Algunas veces traductores, redactores y demás usuarios de la lengua vacilan ante determinados usos de las abreviaciones y se preguntan si ciertos usos son aconsejables. Los diferentes tipos de abreviación son sigla, acrónimo, acortamiento, abreviatura y símbolo. A continuación presentamos las reglas de uso en español según lo recomendado por la Real Academia Española y, para el caso de las abreviaturas, por José Martínez de Sousa en su *Diccionario de ortografía de la lengua española*.

1. **Sigla**: Abreviación formada por las iniciales de dos o más palabras de un término compuesto.

TIPOS DE SIGLAS SEGÚN SU PRONUNCIACIÓN

a. **Sigla** que se pronuncia letra por letra.

DNI	*Documento Nacional de Identidad*

Existe una tendencia a la creación de palabras formadas por la lectura de las letras de la sigla. Martínez de Sousa llama a estas palabras **alfónimos**.

ONG	*oenegé*
CD-ROM	*cederrón*

b. Sigla que se pronuncia como palabra. También recibe el nombre de **acrónimo**.

ONU	*Organización de las Naciones Unidas*
ovni	*objeto volador no identificado*

REGLAS PARA EL USO DE SIGLAS

- No tienen marca de plural.

  'los PBI distritales' y no *'los PBIs distritales'*
  (PBI 'producto bruto interno')

- Adoptan el género del núcleo del término.

  'la ALADI' por **la Asociación** Latinoamericana de Integración

  'la PYME' por **la** pequeña y mediana **empresa**

- Se escriben sin puntos ni espacios.

- Van seguidas del nombre completo y la traducción o se escribe primero la traducción o equivalencia, poniendo después la sigla entre paréntesis.

  BDC (Business Development Bank of Canada, Banco de Fomento Comercial de Canadá)

  Organización de las Naciones Unidas para la Educación, la Ciencia y la Cultura (UNESCO)

2. **Acrónimo**: Abreviación formada por los elementos iniciales (sílabas o letras) de dos o más palabras de un término compuesto.

TIPOS DE ACRÓNIMOS SEGÚN SU FORMACIÓN

a. Acrónimo que, en un término compuesto, se forma tomando el principio de la primera palabra y el final de la última, o por otras combinaciones.

emoticono (del inglés 'emotion', emoción, e 'icon', *icono*)

Mercosur	*(Mercado Común del Sur)*
ine	*(cubano convertible)*

b. Acrónimo que se forma únicamente con los elementos iniciales de un término compuesto. También se conoce como **sigla**.

sida	*síndrome de inmunodeficiencia adquirida*
tac	*tomografía axial computarizada*

REGLAS PARA EL USO DE LOS ACRÓNIMOS

- Una vez incorporados al léxico común, los acrónimos forman el plural siguiendo las reglas generales de su formación en español *emoticonos, ovnis, sidas*.

- Cuando contengan cuatro letras o más, se puede escribir con mayúscula la letra inicial seguida de minúsculas: *Mercosur*.

- La mayoría de los acrónimos formados por la unión de elementos de dos o más palabras han adoptado el género masculino, incluso cuando, en la traducción, la palabra núcleo de la expresión extranjera abreviada es femenina; así, se dice un *pulsar*, (del inglés *pulsating star*) a pesar de que 'estrella' (del inglés *star*) es femenino. A veces, el masculino se explica por sobrentenderse un concepto masculino suprimido: *el [rayo] láser*, a pesar de que 'luz' (del inglés *light*) es femenino.

3. **Acortamiento**. Abreviación que resulta de la eliminación de las sílabas iniciales o finales de una palabra. También llamado **abreviamiento**.

bus	*autobús*
Mac	*Macintosh*

REGLAS PARA EL USO DE LOS ACORTAMIENTOS:

- Mantienen el género de la palabra completa.

la peli	*la película*

- El plural de los sustantivos se forma de acuerdo a las reglas generales: *las gratis (gratificaciones)*; con algunas excepciones como *los híper (hipermercados)* y *los súper (supermercados)*.

- Los acortamientos que tienen función de adjetivo permanecen invariables en número.

pistas bici	*bici de 'bicicleta'*

4. **Abreviatura**. Abreviación que resulta de la supresión de letras finales o centrales de una palabra, y que suele cerrarse con punto.

ídem	*íd.*
Compañía	*Cía.*
Asuntos Exteriores	*AA.EE.*
Juegos Olímpicos	*JJ.OO.*
Su Majestad	*S.M.*
Director	*Dir.*
Santo	*Sto. o sto.*
Señorita	*Srta.*

REGLAS DE FORMACIÓN DE LAS ABREVIATURAS

- Cuando la abreviatura se forma truncando por en medio de una sílaba, se conserva de ella todas las consonantes que constituyan la cabeza. Ninguna de estas abreviaturas debe terminar en vocal.

imprenta	*impr.*
artículo	*art.*
prólogo	*pról.*

- Cuando de una palabra se toman la primera letra y la sílaba final, ésta debe ser completa.

nuestro	*nro.*
nuestra	*nra.*
maestro	*mtro.*

- Se deben evitar las letras voladas, salvo casos en los que pueda haber confusión.

visto bueno	*V° B.*

EL PUNTO ABREVIATIVO

Las abreviaturas siempre llevan punto. Pero, si la abreviatura ocurre al final de la oración o el párrafo, entonces el punto abreviativo sustituye al punto final.

Juan llegó en tercer lugar y Carlos en cuarto.
Juan llegó en 3.er lugar y Carlos en 4.°

El punto abreviativo no sustituye a ningún otro signo que requiera la abreviatura.

etcétera?	*etc.?*
Estados Unidos,	*EE.UU.,*
libro...	*l....*

En algunas abreviaturas se sustituye el punto con una barra.

cargo	*c/*
días fecha	*d/f.*

No se debe usar los dos signos para una sola abreviación. La abreviatura de *calle* es *c/* o *c.* y no *c/.*.

CASO ESPECIAL: *etcétera*

La abreviatura *'etc.'* puede ir a final de línea o párrafo, salvo si por sí misma forma una línea. En tal caso se debe usar la palabra *etcétera*.

MAYÚSCULAS EN LAS ABREVIATURAS

Las abreviaturas deben escribirse con la grafía que corresponde a la palabra abreviada; salvo ciertas excepciones como en *N.B. 'nota bene'* o *P.D. 'posdata'*.

Se escriben siempre con mayúscula las abreviaturas de tratamiento. Por ejemplo:

Doctor	*Dr.*
Señor	*Sr.*
Señora	*Sra.*
Don	*D.*
Doña	*D.ª*
Excelentísimo	*Excmo.*
Su Santidad	*S.S.*
Reverendo	*Rvdo.*
Padre (religioso)	*P.*
usted	*U.* o *Ud.*

PLURAL DE LAS ABREVIATURAS

Se forma añadiendo el morfema *-s* si la abreviatura se formó por truncamiento de una sílaba, *-es* si la abreviatura se formó tomando la primera letra y la sílaba final, o duplicando la letra de la abreviatura cuando ésta se formó solo con la letra inicial de la palabra.

vírgenes	*vírgs.*
ferrocarriles	*ffcc.*
padres (religiosos)	*PP.*
páginas	*pp. o págs.*
reales órdenes	*RR.OO.*
Juegos Olímpicos	*JJ.OO.*
Asuntos Exteriores	*AA.EE.*
ustedes	*UU.* o *Uds. o Vds.*

En las abreviaturas con letras voladas el plural debe realizarse en éstas.

números	*n.os*

GÉNERO DE LAS ABREVIATURAS

Las abreviaturas deben expresar el género de la palabra abreviada.

Señora	*Sra.*
nuestra	*ntra.*
Excelentísima	*Excma.*

ABREVIATURAS DE NÚMEROS

Las abreviaturas de números se dan siempre en ordinales y se expresan con cifras y letras voladas. De esta manera se evita la confusión entre los números y los grados.

primero	*1.º*
segunda	*2.ª*
vigésimo octavo	*28.º*

5. **Símbolo**: Abreviación determinada por los organismos nacionales o internacionales. No se escribe con punto abreviativo y no toma forma de plural. Se trata de los símbolos del sistema internacional de unidades (SI), de grados, de los puntos cardinales y de los elementos químicos. ■

BIBLIOGRAFÍA

Agencia EFE. *Vademecum*. [http://www.fundeu.es/esurgente/lenguaes]. (20071009).

Libro de estilo El País. 15.ª edición. El País. Madrid, 1996.

Martínez de Sousa, J. *Diccionario de ortografía de la lengua española*, Paraninfo, Madrid, 1996.

Real Academia Española. *Diccionario de la lengua española*. Vigésima segunda edición. [www.rae.es]. (20071009)

Real Academia Española. *Diccionario de dudas*. [www.rae.es]. (20071009).

Unión Europea. "Libro de estilo interinstitucional". [http://publications.europa.eu/code/es/es-000100.htm] (20071009).

Suite de la page 24

Très souvent, les noms d'organismes comportent une traduction courante en anglais et en français; autrement, nul ne pourrait comprendre de quoi il est question. C'est d'ailleurs le cas pour les grandes institutions politiques des pays étrangers (présidence, Parlement, ministères). Dans l'exemple ci-dessus, on constate que le nom de l'université et celui de l'institut sont énoncé en anglais. Cependant, il en va autrement de l'odonyme, qui est resté en russe.

Le traducteur francophone traduira les noms de l'université et de l'institut, ce qui est logique puisqu'ils l'ont déjà été en anglais. Toutefois, l'odonyme exige une attention spéciale. Comme je l'ai expliqué dans un autre article (vol. 2, n° 4, décembre 2005), le russe, qui s'écrit en caractères cyrilliques, doit être translitéré dans les langues à alphabet latin. Dans le cas qui nous occupe, la translittération a été réalisée en anglais et reflète la prononciation russe originale. L'odonyme doit donc être réécrit en français, pour en respecter la phonologie. Ce qui donne :

Institut de recherche en mécanique
Université d'État Lomosonov
de Moscou
Prospekt Mitchourinsky 1
Moscou, Russie

Désespoir! Nous nous retrouvons de nouveau avec une adresse à multiples facettes. Le nom de l'organisme a été traduit en français, de même que la ville et le pays, mais pas l'odonyme, qui demeure en russe.

Dans certains cas, par souci de clarté, on peut décider de le traduire. Dans l'exemple qui précède, le mot « Prospekt » aurait pu être rendu par « boulevard » ou « perspective ».

Comme on le voit, la traduction des adresses étrangères n'est pas de tout repos. Le traducteur devra savoir à quoi cette adresse servira au juste. Est-ce une liste indicative? Si oui, il peut décider de pousser la traduction plus loin. Si ce n'est pas le cas, il devra se montrer plus prudent et garder en tête que ce qui est inscrit sur l'enveloppe sera lu par un facteur étranger. ■

Carnet techno / Tech Files

André Guyon

Translation: Katey Thompson

Pratique : Savez-vous trouver un document sur votre disque dur?

C'est la question que j'aurais voulu poser un jour à mon interlocuteur en furie à l'autre bout du fil. Il me répondait qu'il SAVAIT que son fichier avait disparu. Ce traducteur n'était plus de la première jeunesse, et je suis presque toujours poli envers mes aînés.

Est-ce vraiment une question d'âge? Plus tard, j'ai aussi rencontré des adolescents plus habitués au clavier qu'à être polis avec leurs aînés. Eux aussi étaient en furie parce qu'ils ne trouvaient plus le travail qu'ils devaient remettre le lendemain à l'école. En plus, cette fois, je ne pouvais même pas raccrocher le téléphone...

Puisque tous n'en meurent pas mais que tous en sont atteints un jour ou l'autre, je vais vous en parler un peu.

Avant de savoir comment on trouve un document, il est utile de savoir comment on s'y prend en général pour le perdre, et de constater que ça peut arriver à tout le monde.

Bon nombre de logiciels utilisent un dossier par défaut où ils stockent vos fichiers. Certains logiciels créent leur propre dossier, les autres utilisent la valeur par défaut de Windows (Mes documents ou My documents, etc.).

Au Bureau de la traduction, un document texte que je fais en Word 2000 s'enregistrera en principe dans le sous-dossier **C:\a Data\MSOFFICE.2000**, sauf si je précise un autre dossier. En pratique, ça peut aussi arriver à mon insu.

Par exemple, pendant que je rédige cet article, si j'ai besoin de consulter un autre document stocké ailleurs pour copier et coller un paragraphe que je sais avoir déjà rédigé, je vais ouvrir le document en question, copier ce qui m'intéresse, le coller ici, puis refermer et continuer ma rédaction.

Practice: Do You Know How to Find a Document on Your Hard Drive?

That is what I wanted to ask the angry person on the other end of the line. He was telling me that he KNEW his file had disappeared. This translator was not in his prime, and I am almost always nice to my elders.

But was this really a question of age? Later, I also talked to some teens who were more accustomed to keyboarding than they were to being nice to their elders. They too were angry because they could not find the work they were to hand in the following day at school. And this time, I couldn't even hang up the phone...

Since this is bound to happen to everyone at some point, I will tell you a bit about it.

Before learning how to find a document, it is important to learn how you lose it in the first place and to realize that this can happen to anyone.

Many programs save your files in a default folder. Some programs create their own folder, while others use the Windows default folders (My documents or Mes Documents, etc.).

At the Translation Bureau, a text document I create in Word 2000 will generally be saved in the subfolder **C:\a Data\MSOFFICE.2000**, unless I specify a different folder. This could even happen without my knowledge.

For example, while I am writing this article, if I have to view a document saved elsewhere to copy and paste something I have already written, I will open the document in question, copy the section I was looking for, paste it here, then close the document and continue writing.

Je vais chercher mon document xml.doc qui se trouve dans le dossier André.

Je choisis le fichier et je clique sur le bouton Ouvrir.

Mon document s'ouvre dans une autre tenêtre.

Je fais le copier-coller dans le présent document et je ferme le document xml.doc.

Quand j'aurai fini de rédiger mon article, j'aurai oublié cette visite du dossier André. Dans mon esprit, le document va s'enregistrer dans le dossier par défaut. **Hélas, il va plutôt se stocker sur mon unité réseau, dans le sous-dossier où j'ai pris le document xml.doc.**

Le logiciel propose par défaut le mot trouvé à la première ligne du document comme nom (Pratique). Je vais plutôt nommer mon document Explorateur, mais je ne porterai pas nécessairement attention au dossier (André au lieu de @data ou Mes documents).

Voilà une des multiples façons de stocker un fichier ailleurs qu'à l'endroit où on pensait le placer. Vous voyez que c'est facile de perdre un fichier.

Quand je devrai livrer le fichier quelques semaines plus tard, j'aurai alors ouvert et fermé des douzaines de fichiers et je n'aurai aucune idée de ce qui s'est passé au juste.

Je me souviendrai probablement que j'avais nommé mon fichier Explorateur ou quelque chose dans le genre. Je pourrais toujours parcourir tous les dossiers de mon ordinateur sous @data, mais il y en a plus de 20 000 (et je ne blague pas!).

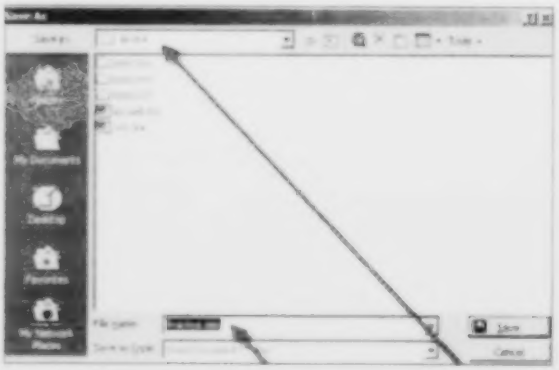
I look for my document, xml.doc, which is in the André folder.

I select the file and click Open.

My document opens in another window.

I copy and paste into this document and close xml.doc.

By the time I finish writing my article, I will have forgotten I had ever opened the André folder. In my mind, the document will be saved in the default folder, **but instead, it will be saved on my network drive, in the subfolder where I found xml.doc.**



By default, the program proposes a name, which is the word found on the first line of the document (Practice). I will name my document "Explorer," but I will not necessarily notice the folder (André instead of @data or My Documents).

This is one of the many ways to save a file in the wrong folder. You see how easy it is to lose a file?

When I go to deliver the file a few weeks later, I will have opened and closed dozens of files, and will have no idea what happened.

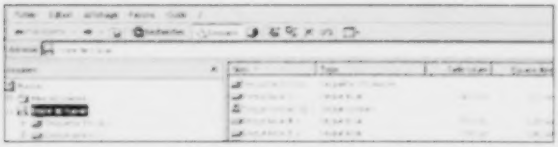
I will probably remember that I named the file "Explorer" or something similar. I could always go through all the folders on my computer under @data, but there are more than 20,000 (and I am not kidding!).

La solution la plus simple consiste à rechercher mon fichier à l'aide de l'Explorateur.

Pour ouvrir l'Explorateur Windows, la façon la plus commode consiste à faire faire le raccourci clavier

La touche Windows située dans le coin inférieur gauche du clavier. On enfonce la touche Windows, on la maintient enfoncée, puis on enfonce la touche E.

L'affichage varie beaucoup selon les paramètres par défaut du poste de travail et la version de Windows, mais les fonctions sont à peu près les mêmes. Dans le cas de Windows 2000 installé sur mon poste de travail, je clique sur le bouton Rechercher qui est près de la barre de menus.



Ci-dessus, après avoir sélectionné le disque principal (le disque C) de mon ordinateur, j'entre le nom de fichier à rechercher. J'utilise un caractère générique qui représente une chaine de caractères quelconque (l'astérisque). Je cherche donc un document qui se nomme « Explorat » suivi de quelque chose.

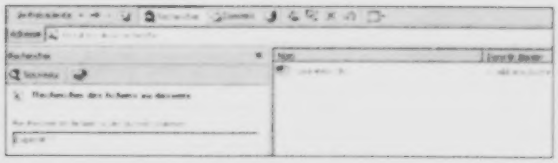
Donc les noms de fichiers Explorateur, Exploration, explorations, etc., seront affichés dans les résultats. Comme je ne suis plus trop certain d'avoir fait mon texte en Word, je mets donc aussi l'astérisque après le point.

Explorat*.*

Le point sépare le nom de fichier de son extension (le plus souvent, WordPerfect a une extension wpd, Word une extension doc, WordPro une extension lwp, etc.).

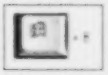
Je lance la recherche en cliquant sur le bouton Rechercher situé un peu plus bas dans le panneau de gauche. Puisque ça peut être long, je vais me chercher un cappuccino.

Je reviens avec mon café et je souris en constatant le résultat de la recherche.



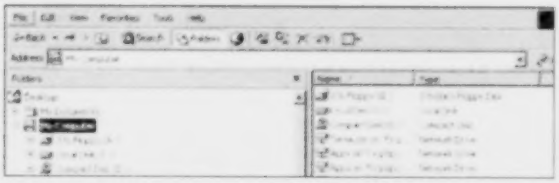
The easiest solution is to search using Windows Explorer.

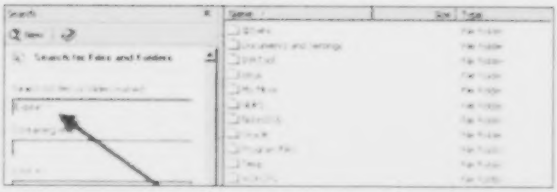
The easiest way to open Windows Explorer is to use the keyboard shortcut



The Windows key is on the bottom-left side of the keyboard. Hold down the Windows key and press the E key.

The display varies quite a bit, depending on the default settings of the work station and the version of Windows, but the functions are pretty much the same. For Windows 2000, which is installed on my work station, I click the Search Now button, near the menu bar.





As shown above, after choosing my computer's main disk (disk C:), I enter the name of the file I am looking for. I use a wild card—in this case, an asterisk—which replaces a character string. So, I am searching for a document named "Explor" followed by something else.

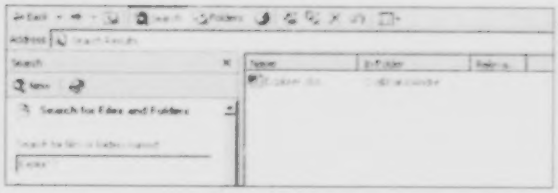
This means that file names such as Explorer, Exploration and explorations will be displayed in the search results. Since I cannot remember whether I created my document in Word, I also put an asterisk after the period.

Explor*.*

The period separates the file name from its extension (in general, WordPerfect has the extension wpd, Word has the extension doc and WordPro has the extension lwp).

I launch the search by clicking the Search Now button, located at the bottom in the left panel. Since it could take a while, I go grab a cappuccino.

I return with my coffee and smile on seeing the search results.



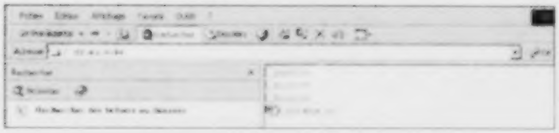
Je constate que mon fichier se nommait Explorateur.doc, et qu'il se trouvait dans le dossier **C:\@Data\André**.

Ici, c'est facile, je n'avais qu'un seul fichier qui correspondait à ce que je cherchais. Revenons à mon traducteur du début, qui était en état de panique parce que son fichier avait disparu. Eh bien, nous avions trouvé une bonne dizaine de versions de son document sur l'ordinateur.

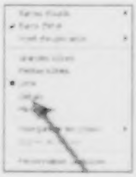
Ensuite, évidemment, c'était à moi de lui dire laquelle était la bonne.

Facile, il suffit de regarder les détails affichés.

Qu'arrive-t-il si l'affichage ne contient pas les détails et ressemble à ce qui suit?



Je peux les obtenir au moyen du menu Affichage.



L'option **Détails** permet de connaître la taille du fichier et son emplacement, ainsi que sa date de création. Mon collègue a donc pu comparer les dates et heures des multiples versions de son fichier et choisir la bonne. Comment il avait fait pour en créer autant, seul l'ado du début de l'histoire pourrait peut-être me le dire.

Il ne lui restait qu'à cliquer deux fois sur le nom du fichier approprié pour réduire sa tension artérielle.

Afin de limiter le nombre de résultats affichés, on aurait aussi pu utiliser les options avancées, entre autres.

À mon avis, mieux vaut utiliser la fonction de base pour la connaître, et ensuite élargir les possibilités au lieu de se décourager. Je vous suggère donc de créer quelques dossiers n'importe où sur votre disque dur, d'y mettre des fichiers aux noms rigolos, et d'en faire la recherche grâce aux caractères génériques.

Il y a deux caractères génériques. Le premier, que nous avons déjà vu, remplace une chaîne de caractères[1]. Le deuxième remplace UN caractère à une position précise.

J'utilise le caractère ? pour une recherche dans certains cas très particuliers. Par exemple, il peut m'être arrivé d'intervertir le i et le y en sauvegardant un fichier qui devrait se nommer bycicIette.

Ma recherche portera donc sur b?c?clette.

Par défaut, la recherche ne tient pas compte de la distinction entre les majuscules et les minuscules. ■

NOTE

1 Une chaîne de caractères est constituée de 1 à x caractères.

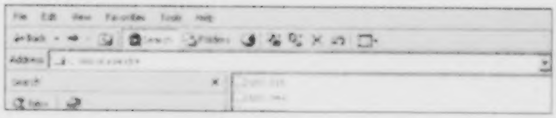
I see that my file was called "Explorer.doc" and that it was in the **C:\@Data\André** folder.

That was easy; only one file was found. Let's return to the translator who was panicking that his file was lost. We found at least ten versions of his document on the computer.

Obviously, it was up to me to tell him which one was the correct one.

It was as easy as looking at the details.

What happens if there are no details displayed and your window looks like this?



They can be found using the View menu.

The **Details** option displays the size of the file, its location and its creation date. My colleague could compare the dates and times of the different versions of his file and choose the correct one. How did he manage to create so many? Only the keyboard-savvy teen could tell you that.

All he had to do was double-click the appropriate file name to lower his blood pressure.

To limit the number of results displayed, we could also use the advanced features, among other things.

I think it is better to learn the basic function and use it a few times before expanding the possibilities, to avoid getting discouraged. I recommend creating some folders anywhere on your hard drive, putting in some files with odd names, and conducting a search using wild cards.

There are two wild cards. The first, which we have already seen, replaces a string of characters.[1] The second replaces ONE character in a specific position.

The wild card ? is used for searching in very specific cases. For example, I could have mixed up the *i* and the *y* when saving a file, which would be called "bycicle."

Therefore, the search would be: b?c?cle.

By default, the search does not distinguish between upper-case and lower-case letters. ■

NOTE

1 A string of characters is 1 to x characters.

Wordsleuth

Katherine Barber

Loyalists to Loonies: A Very Short History of Canadian English

Many Canadians have but one, fearful, question about their language: is it becoming more American? In light of Canadian history, this is quite ironic, since the roots of Canadian English (other than Newfoundland English, which derives from the dialects of southwest England and of Ireland) are in the speech of the United Empire Loyalists who fled the United States during and after the Revolution.

At its origins, then, Canadian English *was* American English, so it is hard to know how it could become *more* American. This common origin explains why Canadians share so many words with Americans and sound more like Americans from the northern states than they sound like the British. Much of the vocabulary that distinguishes North American English from British English is an inheritance of older words that have survived over here but been superseded by other words across the pond (*fall* for *autumn*, *diaper* for *nappie*, etc.). Likewise, we retain some older pronunciations (*herb* with a silent *h*, for instance, which can be traced back to the Middle Ages). Both these phenomena are found in Canadian French as well.

But Canadian English is different from American English, and our history accounts for that. Ever since our arrival in Canada, English speakers have coexisted with French speakers and Aboriginal peoples. We have happily borrowed many words from both, a process that continues to this day. From early fur-trade borrowings such as *voyageur* to 19th-century borrowings like *tuque*, to our most recent acquisitions like *poutine*, Canadian English includes a lot of French! Words like *saskatoon* and *sasquatch* reveal our indebtedness to native languages.

In the 19th century, vast numbers of people from the British Isles were encouraged to settle in British North America to ward off any lurking nefarious American influence. Although their children inevitably ended up sounding like their playmates rather than their parents, some British linguistic traits managed to impose themselves. It is to this time that we owe our "British spellings," our use of *zed* rather than *zee*, and the pronunciations that some (but not all) of us use (*lef-tenant, shedule, herb* with an *h*). Scots in particular left their mark on Canadian English. In the Maritimes, southwestern Ontario and the Prairies, people use Scottish words like *storm-stayed* and a *skiff* of snow, but other Scottish words have made it into English across the country: *bursary* for a particular type of scholarship, *bannock* for a kind of quick bread (this usage probably thanks to the high numbers of *Orkneymen* in the employ of the Hudson's Bay Company).

Another phenomenon of the 19th century was the hybrid language used on the west coast known as "Chinook Jargon." This mixture of several Aboriginal languages, particularly Nuu-chah-nulth and Chinook, with English and French facilitated communication between the various groups. It was widely used but has now died out, though remnants of it survive in such words as *chum* (salmon), *Siwash sweater* (a thick woollen sweater decorated with figures from Aboriginal mythology) and *saltchuck* (the ocean).

The 20th century brought waves of immigrants from non-English speaking countries, bequeathing words from Ukrainian, Icelandic, Italian and other languages to Canadian English. As we borrow from other languages, we continue to invent new words (*stagette*) from and apply new senses (*[illegible]*) to the existing English vocabulary.

Canadians may be consumed by the fear of being swallowed up entirely by US English, but we have already managed to maintain our linguistic distinctiveness despite living right next door to this behemoth for almost 250 years, with citizens travelling back and forth freely between both countries and Canadians bombarded constantly by a barrage of American publishing and media, the likes of which other English-speaking countries never experience. I believe that Canadian English will continue to survive and thrive. ■

À vous la parole

L'*Actualité langagière* publie les réponses de deux terminologues et d'un chimiste à l'article de Maurice Rouleau intitulé « Mon rapport au dictionnaire » paru dans les numéros de juin et de septembre 2007. La première porte sur les termes *azoture* et *azide*, et la deuxième, sur le terme *coulick* et ses équivalents *épi* et *rosette*.

Azoture ou *azide* ?

En chimie, les noms des substances sont créés selon des conventions et des règles édictées par l'Union internationale de chimie pure et appliquée, qui priment sur les conventions et les règles de la traduction. Les noms sont acceptables ou non acceptables. C'est ainsi que le nom anglais *sodium azide*, NaN_3, est *azoture de sodium* en français; le nom *azide de sodium*, qui existe bel et bien, n'est pas acceptable selon les règles actuelles. C'est un faux-ami. On ne peut l'utiliser que si les conventions propres à l'organisme qui a soumis le texte à traduire l'exigent, c'est-à-dire qu'on doit se résoudre à l'utiliser uniquement si son emploi est d'usage obligatoire au sein d'un organisme ou pour un client donné, mais il serait tout de même préférable de faire corriger cet usage.

Le domaine de la nomenclature chimique évolue continuellement, à mesure que l'Union internationale de chimie pure et appliquée (UICPA) en modifie ou précise les règles. Avec l'aide de M. Henri Favre, spécialiste du domaine auprès de cette organisation, nous nous efforçons de mettre à jour les fiches de TERMIUM® pour refléter ces changements et pour les rendre conformes aux règles. Comme nous en a informés ce dernier, pour traduire le nom anglais « sodium azide », l'UICPA recommande d'utiliser en français la forme « azoture de sodium »; la forme « azide de sodium » est un faux-ami et est non recommandée. Nous avons fait les corrections nécessaires dans notre banque, qui ne comporte maintenant plus qu'une seule fiche sur cette notion, et qui est valable à la fois dans les domaines de la chimie et de la biologie.

Henri Favre
Chimiste

Hélène Jacob
Terminologue
Direction de la normalisation terminologique
Bureau de la traduction

Coulick, *épi* et *rosette*

La fiche TERMIUM® donne *coulick* en anglais et les termes *épi* et *rosette* comme équivalents français pour désigner la notion suivante : « mèche de cheveux qui pousse en sens contraire de celui des autres ».

Nous avons relevé le terme *coulick* dans plusieurs ouvrages tels que le *Webster's Third New International Dictionary* 1993, le *Canadian Oxford* 2004 et le *Gage* 2000 dans le sens que nous cherchions. Le *Webster* définit *coulick* ainsi : « *A lock or tuft of hair growing in a different direction from the rest of the hair and usually turned up or awry as if licked by a cow.* »

En français, *épi* désigne la notion traitée, comme nous le constatons entre autres dans *Le Petit Robert* de 2006, dans le *Grand Larousse universel* de 1995 ainsi que dans *Le Trésor de la langue française informatisé*. Le terme *rosette* dans le sens étudié est absent de la majorité des ouvrages, mais nous l'avons relevé dans le *Dictionnaire des canadianismes* de 1999 de Gaston Dulong, avec la définition suivante : « mèche de cheveux rebelle ». L'édition de 1989 faisait également mention du terme *rosette* en ce sens. De plus, on trouve *rosette* dans le *Lexique de coiffure* de 1991 rédigé par le Comité du projet de lexiques pour le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Formation du gouvernement du Nouveau-Brunswick ainsi que dans certains sites Internet qui traitent de coiffure. Par ailleurs, bien que *roupie* figure dans les deux éditions du dictionnaire de Gaston Dulong, nous ne l'avons pas retenu parce que les spécialistes du domaine de la coiffure ne voulaient pas que ce terme très méconnu soit implanté.

Pour ce qui est du terme anglais *ear*, seul le GDT le donne comme équivalent d'*épi* dans le sens qui nous intéresse (les termes de la fiche du GDT proviennent de la source *La Banque des mots* du Conseil international de la langue française). Or, d'après nos recherches, *ear* est bel et bien l'équivalent d'*épi*, mais uniquement dans le sens suivant : « partie terminale de la tige de certaines graminées, formée par la réunion des graines autour d'un axe lorsqu'elles sont serrées » (*épi de maïs*, par exemple).

Par conséquent, nous estimons que la fiche TERMIUM® est correcte. Les termes *coulick* et *épi* ont en effet été relevés dans plusieurs dictionnaires fiables; quant au terme *rosette*, il figure dans quelques ouvrages en tant que canadianisme.

Marie-Josée Préseault
Terminologue
Direction de la normalisation terminologique
Bureau de la traduction

Index annuel
Annual Index

A

abreviaciones. 4:4:25
adresses à l'étranger. 4:4:27
alphabétisation. 4:1:17
alphabétisme. 4:1:16
American spelling. 4:2:41
aqua sommelier. 4:1:36
aqua bar. 4:1:36
avails. 4:3:35
azide. 4:4:33
azoture. 4:4:33

B

barbotte. 4:3:35
British spelling. 4:2:41
bump. 4:1:36
bumper shining. 4:3:35
bums in seats. 4:2:41
burbee. 4:3:35

C

Canadian English. 4:4:32
Canadian spelling. 4:2:41
center/centre. 4:2:41
Civil Code of Quebec. 4:2:42
closed captioning (House of Commons). 4:3:5
colour/color. 4:2:41
commémoratif. 4:1:27
common bawdy house. 4:3:35
conflit d'horaire. 4:2:31
cowlick. 4:4:33
crokinole. 4:3:35
curb/kerb. 4:2:41
cyberchondria. 4:1:36
cyberchondriacs. 4:1:36

D

desservir. 4:1:25
dictionnaire. 4:2:20; 4:3:18
ding dong ditch. 4:3:35
Directory of Terminologists in Canada. 4:1:7
document Word (comment trouver un _). 4:4:28
dwarf planet. 4:1:37

E

endosser. 4:4:21
énergie éolienne. 4:2:9
épi. 4:4:33
espace insécable. 4:3:10
états-unien. 4:4:8
exactor. 4:3:35
expressions non sexistes. 4:3:24
eye-gazing party. 4:1:36

F

familier (être _ avec). 4:3:22

G

gestion des ressources humaines (lexique). 4:3:8
ginormous. 4:2:41
grills. 4:1:36

H

Halloween apples!. 4:3:35
hard done by. 4:2:41
HTML. 4:2:39
http. 4:4:17
human resources management (glossary). 4:3:8

I

information literacy. 4:1:18
intelligibilité. 4:1:14
intelligibility. 4:1:14
international. 4:3:31
Irish terminology management. 4:1:30
irlandais (langue). 4:1:28

K

kaiser. 4:3:35
kerfuffle. 4:2:41
king of the castle. 4:2:41
kite tubing. 4:1:36
knock down ginger. 4:3:35
knock a door ginger. 4:3:35
knock on ginger. 4:3:35

L

langue claire et simple. 4:1:5, 9; 4:2:14; 4:3:12; 4:4:13
latin. 4:2:29
lengua como instrumento ideológico. 4:2:36
lie (terme de golf). 4:3:27
lisibilité. 4:1:14
literacy. 4:1:15
littératie. 4:1:16
littératie. 4:1:9, 16
littérisme. 4:1:16

M

marcher (_ des milles, des kilomètres). 4:2:26
mat leave. 4:2:41
membre fondatrice. 4:1:24
membre fondateur. 4:1:24
mobisode. 4:1:36

N

nicky nicky nine doors. 4:3:35

O

organic. 4:2:33
organise/organize. 4:2:41

P

passive voice. 4:1:22
piloga. 4:1:36
plain language. 4:1:5, 9; 4:2:14; 4:3:12; 4:4:13
plow/plough. 4:2:41
pluto (to _). 4:1:37
pluton. 4:1:37
pocket bike. 4:1:36
ponterelle. 4:4:23
presenteeism. 4:1:36
prosperity cheques. 4:1:36

R

raisons sociales (utilisation de l'article). 4:1:25
ransomware. 4:1:36
readability. 4:1:14
refugiados (terminología sobre los _). 4:3:32
Repertoire des terminologues au Canada. 4:1:7
reproducción asistida. 4:1:33
République arabe syrienne. 4:2:34
ring and run. 4:3:35
rosette. 4:4:33

S

safe and secure. 4:4:12
sénatrice. 4:4:18
sens (faire [du] sens). 4:1:20
sexisme. 4:3:24
shagging. 4:3:35
sigles (accentuation). 4:3:29
snakes and ladders. 4:2:41
solutionner. 4:3:30
sommet de terminologie (Gatineau). 4:3:7
sous-titrage (Chambre des communes). 4:3:5
style myths. 4:2:23
styles in Word. 4:2:38
styles de Word. 4:2:38
swim lessons. 4:1:37
Syrie. 4:2:34

T

table des matières (dans Word). 4:3:36
tables of contents (in Word). 4:3:36
tarabish. 4:3:35
terminologie (table ronde). 4:4:6
terminology (round table). 4:4:6
terminology summit (Gatineau). 4:3:7
tire/tyre. 4:2:41
tobacco troopers. 4:1:36
tongue troopers. 4:1:36
traduction (règles de base). 4:3:28
triactor. 4:3:35
Trick or treat!. 4:3:35

U

unités monétaires. 4:1:32
usability. 4:1:14; 4:4:13
utilisabilité. 4:1:14; 4:4:13

V

verb agreement. 4:3:16; 4:4:19
virgule (après *par exemple* et *c'est-à-dire*). 4:1:26

W

wait times. 4:1:37
wall ball. 4:3:35
wind energy. 4:2:9
wireless number portability. 4:1:36
WNP. 4:1:36
Word document (how to find a _). 4:4:28
www. 4:4:17

X

XML. 4:2:39

Y

yogalates. 4:1:36
yogourt. 4:2:41

Z

zed. 4:2:41

Note

Note de la rédaction

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant en trop ou défectueux) :

1. Les employés du Bureau de la traduction sont priés de s'adresser au secrétariat de leur service, qui, au besoin, fera part du problème aux Services documentaires.
   Téléphone : 819 997-4730 Télécopieur : 819 997-4613

2. Les autres abonnés sont priés de s'adresser aux :
   Éditions et Services de dépôt
   Ottawa (Ontario) K1A 0S5
   Téléphone : 613 941-5995 Télécopieur : 613 954-5779
   1 800 635-7943 1 800 565-7757

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Martine Racette
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819 243-1237
Télécopieur : 819 243-1237
Internet : martine.racette@tpsgc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada 2007

Editor's note

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below.

1. All Translation Bureau members should refer such matters to their unit clerk, who will, if necessary, contact Documentation Services.
   Telephone : 819 997-4730 Fax : 819 997-4613

2. Other subscribers' queries should be sent to:
   Publishing & Depository Services
   Ottawa, Ontario K1A 0S5
   Telephone : 613 941-5995 Fax : 613 954-5779
   1 800 635-7943 1 800 565-7757

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

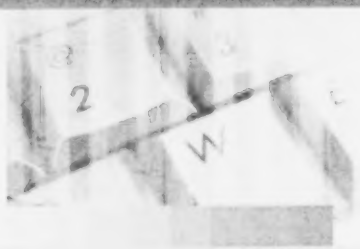
Martine Racette
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819 243-1237
Fax: 819 243-1237
Internet: martine.racette@tpsgc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services Canada 2007



L'ACTUALITÉ langagière
Language UPDATE

L'ACTUALITÉ LANGAGIÈRE, C'EST

- un périodique trimestriel publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi à tous ceux qui sont appelés à rédiger à l'occasion
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : TERMIUM®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

VOUS Y TROUVEREZ

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

ABONNEMENTS

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

RENSEIGNEMENTS SUR LES PRODUITS ET SERVICES DU BUREAU DE LA TRADUCTION

819-997-3300
Bureaudelatraduction@tpsgc.gc.ca
bureaudelatraduction.gc.ca

LANGUAGE UPDATE IS

- a quarterly periodical published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: TERMIUM®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

IN IT YOU WILL FIND

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

SUBSCRIPTIONS

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

INFORMATION ON TRANSLATION BUREAU PRODUCTS AND SERVICES

819-997-3300
TranslationBureau@pwgsc.gc.ca
translationbureau.gc.ca